

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 11 octobre au 17 octobre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1433.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 18 octobre 1914

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONE (5 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45.

Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS



UN CAVALIER BELGE EN OBSERVATION



CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIE

## La journée

du 17 Octobre

Les alliés ont occupé Fleurbaix, sur la rive droite de la Lys.

Nos troupes ont gagné du terrain du côté d'Arras et de Saint-Mihiel.

M. Salandra succède à M. di San Giuliano comme ministre des Affaires étrangères en Italie.

Le croiseur anglais Hawke a été coulé par un sous-marin allemand. Il y a 350 manquants.

Les combats continuent au sud de Przemysl. Les armées austro-allemandes sont sur la défensive.

Le bombardement de Cattaro continue. Un torpilleur autrichien a été coulé par nos navires.

## Néronisme

Le germanisme, érigé en dogme par Fichte et en fléau par Guillaume II, ne relève pas seulement de la métaphysique et de la sociologie : il appartient aussi à la médecine mentale. M. Boutroux en a étudié, avec une acuité implacable, la genèse et le développement philosophique; mais nos maîtres de la science aliéniste pourraient, à bon droit, en faire ressortir les tares profondes; gageons qu'ils lui trouveraient un synonyme significatif : le « néronisme ».

Le fils d'Agrippine se plaisait aux jeux du feu et du sang; il illuminait le cirque avec les corps des martyrs brûlés vifs; il lui fallut l'incendie de Rome pour donner un digne éclat à ses orgies. Il se croyait un artiste génial; ce joueur de cithare avait toute la gamme des démences. Si Néron vivait en France, nous l'enfermerions dans un cabanon de Bicêtre; les Allemands lui offrent une couronne impériale.

Le néronisme est éminemment contagieux. Quand le malade dont il a fait sa proie est le maître suprême de la nation, la folie gagne les alentours du trône et se propage parmi toutes les classes de la population, des plus élevées aux plus humbles : le peuple fou devient un péril pour l'humanité. L'Allemand atteint de néronisme accumule crimes sur crimes sans utilité, pour le plaisir. Il a pour l'incendie une prédilection singulière; les villages qui flambent lui procurent une joie sans remords; il foule, avec le sourire aux lèvres, les ruines fumantes; pour mieux achever son œuvre destructrice, il recourt aux engins incendiaires et asperge de pétrole les façades des maisons; il perpétue le souvenir en se faisant photographier sur le chaos lamentable des pierres écroulées.

Le bombardement des cathédrales est une autre forme de sa folie. Reims l'exaspère; la résistance obstinée de ses tours le souflette comme une injure; il s'acharne sur la moribonde sainte, il la mutilé nuit et jour de ses obus explosifs. L'assassin poignarde à coups redoublés sa victime pantelante; l'Allemand bombarde sans merci la forteresse du Christ pour qu'elle ne lui reproche plus son crime; il se venge sur elle de n'avoir pu anéantir Notre-Dame de Paris.

Le carnage est un raffinement du néronisme. L'Allemand est inaccessible à la pitié; il fusille des paysans sur la glèbe, et, comme ils respirent encore, il leur écrase la tête à coups de crosse. Il savoure l'agonie des vieillards, des femmes et des enfants et l'offre en holocauste à son « vieux Dieu ». Sa démente éperdue le rend sourd aux plaintes de ses propres blessés. Barrès a raconté le spectacle effroyable d'un coin de Lorraine où morts et mourants gisaient pêle-mêle, tandis que le chirurgien, une des lumières de la science germanique, se gorgait d'alcool dans un cabaret voisin.

Il faut extirper le néronisme de la surface du globe; ce mal se traite par la mitraille à haute dose. Nos armées s'appliquent à une tâche difficile, mais nécessaire, avec l'ardente conviction du médecin qui a pour mission de sauver l'humanité; elles vaincront. Il y a des folies dont les aliénistes ont toujours raison.

## Ephémérides de la guerre

DU 11 AU 17 OCTOBRE

DIMANCHE 11 octobre

La cavalerie demande à subi un échec. De l'est d'Aire, elle s'est retirée dans la région d'Armentières.

Les attaques de l'ennemi ont échoué sur tout le front. Nous avons pris un drapeau près de Lassigny et progressé au nord de l'Aisne et au nord-ouest de Soissons.

SUR PARIS, cinq « Tauben » ont lancé une vingtaine de bombes. Quatre morts et de nombreux blessés. Une bombe, qui n'a pas éclaté, est tombée sur la toiture de Notre-Dame de Paris.

PRÈS DE SARAJEVO, les Monténégrins ont défait une colonne de 10.000 Autrichiens.

EN ITALIE, le général Zupelli est nommé ministre de la Guerre.

EN RUSSIE, les combats continuent avec les arrière-gardes allemandes, au sud-est de Wirballen et à l'ouest de Suwalki.

EN BELGIQUE, l'armée belge a pu évacuer Anvers et gagner Ostende avec armes et bagages.

LUNDI 12 octobre

Les actions de cavalerie continuent dans la région La Bassée, Estaires, Hazebrouck.

ENTRE LASSIGNY ET ROYE, échec de l'ennemi, ainsi qu'au nord de Saint-Dié. Nous progressons au centre et dans la région de Verdun.

A PARIS, un « Taube » a jeté sans résultats six bombes.

EN BELGIQUE, vingt-quatre forts d'Anvers continuent à résister.

EN PRUSSE ORIENTALE, les Allemands battent en retraite au nord-ouest de Lyck.

A GENÈS, une manifestation contre l'Allemagne et l'Autriche.

MARDI 13 octobre

Nos forces ont repris l'offensive dans les régions d'Hazebrouck et Béthune.

Nous progressons entre Arras et Albert et dans la région de Berry-au-Bac. Nous progressons également à l'ouest de l'Argonne, au nord de Malancourt, dans les régions de Verdun et d'Apremont.

LILLE, tenue par un détachement territorial, a été attaquée et occupée par l'ennemi.

LE GOUVERNEMENT BELGE s'installe au Havre. Le roi Albert reste à la tête de son armée.

DANS LA BALTIQUE, le croiseur russe Pallada a été coulé par un sous-marin allemand.

AU NORD DE SARAJEVO, les Monténégrins ont battu une colonne de 18.000 Autrichiens.

EN GALICIE, les corps autrichiens tentent de se reformer à 40 kilomètres à l'ouest de Przemysl.

MERCREDI 14 octobre

Trentième jour de la bataille. Les troupes anglo-françaises ont occupé Ypres, en Belgique.

Quelques engagements ont eu lieu dans la région de Gand. Les Allemands ont occupé Gand.

DANS LA BALTIQUE, les croiseurs russes ont coulé deux sous-marins allemands.

EN GALICIE, les forces russes assiégeant Przemysl progressent. Les opérations s'étendent jusqu'au Dniester.

PRÈS DE VARSOVIE, un zeppelin a été pris avec son équipage.

JEUDI 15 octobre

L'ennemi a évacué la rive gauche de la Lys.

Nos troupes ont fait de notables progrès dans la région de Lens et vers Craonne, ainsi qu'à notre aile droite. Les troupes allemandes d'Anvers se dirigent vers l'ouest.

REIMS a été de nouveau bombardé.

EN RUSSIE, les combats se poursuivent depuis la région de Varsovie jusqu'au Dniester.

UN « TAUBE » a été abattu près de Saint-Omer.

VENDREDI 16 OCTOBRE

L'action des forces alliées s'étend d'Ypres à la mer.

L'action a continué avec vigueur à l'aile gauche, et nos troupes ont réussi à gagner du terrain, forçant l'ennemi à abandonner Laventie, à l'est d'Estaires.

SUR MER, on annonce que le croiseur anglais Hawke a été coulé par un sous-marin allemand; une grande partie de l'équipage a été engloutie; par contre, le paquebot allemand Markomania a été coulé dans les parages de Sumatra par un croiseur anglais.

DU CÔTÉ SERBE, les progrès s'accroissent; les Serbes, unis aux Monténégrins, approchent de Sarajevo, menaçant la forteresse.

D'Italie, parvient la nouvelle de la mort du marquis di San Giuliano, ministre des Affaires étrangères.

SAMEDI 17 OCTOBRE

Les troupes alliées ont occupé Fleurbaix

Sur la rive droite de la Lys, les armées alliées ont marqué de notables progrès, occupant Fleur-

baix; tandis que nos troupes avançaient dans les régions d'Arras et de Saint-Mihiel.

EN GALICIE, le siège de Przemysl par les Russes continue; sur tout le front de la Vistule, les forces de la Duplice ont préféré passer de l'offensive à la défensive.

SUR MER, un torpilleur autrichien, aux prises avec deux unités françaises, a été coulé au large de Cattaro.

D'Italie, on annonce que M. Salandra, président du Conseil, prend le portefeuille des Affaires étrangères, laissé vacant par la mort du marquis di San Giuliano.

## Conseil des ministres

BORDEAUX, 17 octobre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 h. 30 à midi, sous la présidence de M. Poincaré.

Le gouvernement a décidé de porter à la connaissance du pays, par la voie du *Journal officiel*, la belle conduite des fonctionnaires ou citoyens français qui se sont, particulièrement distingués depuis le début des hostilités.

## Les allocations aux soutiens de famille

M. Malvy a fait connaître au Conseil les instructions qu'il envoie, d'accord avec les ministres des Finances et de la Guerre, aux préfets et aux commissions cantonales chargées d'attribuer des allocations aux soutiens de famille. Les préfets devront s'efforcer à la fois de supprimer les abus et de réparer les injustices; pour cela, ils doivent poursuivre la révision des demandes qu'ils estiment avoir été injustement accueillies ou rejetées. Les commissions cantonales ne doivent pas perdre de vue le principe suivant, que les instructions mettent en relief :

Il ne faut pas qu'un seul des vaillants soldats de France qui versent chaque jour leur sang pour la patrie puisse avoir un instant cette pensée que la famille laissée au foyer natal est peut-être privée de ce qui lui est nécessaire pour vivre. Nous avons le devoir de libérer leur esprit d'un pareil souci.

## Un Office de produits chimiques et pharmaceutiques

MM. Viviani, Malvy, Millerand et Thomson ont fait signer un décret portant création, pendant la durée de la guerre et à titre temporaire, d'un Office de produits chimiques et pharmaceutiques. Cet organisme, en rapport avec nos industriels producteurs, veillera à la fabrication et à la production de ces divers produits et aura ainsi pour but d'accroître nos produits. L'Office sera chargé de rechercher nos stocks, de connaître exactement la capacité actuelle de production et de développer cette production autant que possible, d'aider ainsi à satisfaire aux besoins de la guerre, aux besoins de la population civile et, dans la mesure du possible, aux besoins des alliés.

Cet organisme technique pourra enfin essayer d'établir en France la fabrication de produits qui, jusqu'ici, étaient le monopole de nations étrangères.

L'Office dépendra du ministère du Commerce.

## Les correspondants allemands et l'Institut

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, réunie en comité secret, s'est occupée, hier, de la question de l'exclusion des membres associés et correspondants de l'Institut de nationalité allemande et autrichienne.

Le factum de « l'Allemagne intellectuelle au monde civilisé » a en effet soulevé dans les diverses académies une juste et unanime indignation. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, après avoir entendu la lecture de ce manifeste injurieux, qu'ont signé des savants qui, il y a quelques semaines encore, sollicitaient humblement ses suffrages, a chargé une commission composée de son bureau et de quelques autres membres, de s'entendre pour ce qui touche les mesures à prendre, avec les autres Compagnies qui composent l'Institut de France.

De son côté, l'Académie des Sciences Morales et Politiques a examiné la question. Elle a été d'avis de régler cette question de concert avec les autres classes de l'Institut.

Elle a, à cet effet, nommé une commission de cinq membres.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser la correspondance à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.



# Les troupes britanniques refoulent les Allemands



Ces jours derniers, les troupes britanniques, dit le communiqué officiel anglais, ont été engagées avec l'ennemi vers l'aile gauche de la ligne des alliés. Il en est résulté que les Allemands ont été légèrement refoulés sur le flanc. Nos photographies représentent les fantassins du général French pendant l'action.



## Les Allemands sont inquiets pour leur retraite

Le *Daily Mail* rapporte que les Allemands sont loin d'être rassurés sur le bon ordre de leur retraite.

C'est ainsi que peu de temps avant son arrestation, M. Max fut questionné par l'état-major allemand :

— Pouvez-vous répondre de la population, et nous assurer qu'elle restera calme, quand les troupes allemandes partiront ? lui fut-il demandé.

— Non, répondit M. Max, surtout si vous partez pendant le jour. Aussi je vous recommanderai de démonager la nuit, et tranquillement, à la « cloche de bois ».

Cette réponse n'était pas faite pour rassurer les Allemands. Peu après, le général von Luttwitz, gouverneur militaire allemand, ordonna de placer des canons aux carrefours, de barricader certains endroits et fit savoir à la ville de Bruxelles que le régime de faveur dont elle avait bénéficié pouvait cesser d'un moment à l'autre.

Du reste, la tutelle allemande se fait sentir de plus en plus lourdement à Bruxelles. Les autorités allemandes ont ordonné des perquisitions au domicile de plusieurs personnalités et à la Maison du peuple, le local socialiste, où elles ont visité le bureau de M. Camille Huysmans, député et secrétaire du bureau socialiste international.

Miss F. Griffin, une infirmière anglaise qui fut employée à l'ambulance installée au palais du roi, et qui demeura dans la capitale belge depuis le commencement d'août jusqu'à la fin de septembre, a donné au *Daily Mail* quelques précisions sur les procédés des Allemands à Bruxelles. Elle raconte que ce fut à partir du 23 août que les blessés allemands commencèrent à arriver à Bruxelles. Ils étaient dans un état lamentable. Les Allemands obligèrent les blessés belges pouvant se tenir debout à céder la place aux nouveaux arrivés et en expédièrent beaucoup en Allemagne comme prisonniers de guerre, encore que certains fussent incapables de marcher. Miss J. Griffin assure que les blessés allemands ne témoignaient aucun enthousiasme pour la guerre. L'un d'eux prit une photographie du kaiser, en frappa la figure avec une balle de fusil et s'écria :

— Si ce n'était « pour cet homme », je n'aurais pas ma jambe dans cet état !

L'infirmière anglaise affirme que, dans les rues, les officiers et les soldats allemands embrassent toutes les femmes qu'ils rencontrent et ne se privent pas de faire des gestes indécentes. La ville pullule d'espions. Une femme qui avait écrit le mot « blague » sur une proclamation des autorités allemandes fut arrêtée par deux soldats. Une autre femme, qui voulut défendre sa fille que des soldats lutinaient, eut la main coupée.

L'attitude de la population bruxelloise est parfaite de calme malgré les provocations allemandes.

## Un dirigeable allemand pris par des torpilleurs anglais

Le correspondant du *Times* à Harwich télégraphie que le capitaine Lawrence, commandant le vapeur *Colchester*, arrivé au quai de Parkerstone, dit avoir rencontré, dans la mer du Nord deux torpilleurs britanniques qui venaient de capturer un dirigeable, et il a été impossible de savoir si le dirigeable avait été précipité dans les flots par le mauvais temps ou par la canonnade dirigée contre lui ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il était en la possession de marins anglais.

## M. Salandra ministre des Affaires étrangères d'Italie

ROME, 17 octobre (*Dépêche Havas*). — Le Conseil des ministres a décidé de confier provisoirement à M. Salandra le portefeuille des Affaires étrangères.

## La mort du marquis di San Giuliano

ROME, 17 octobre (*Dépêche Havas*). — Le corps du marquis di San Giuliano a été transporté cette nuit dans une chambre ardente et déposé sur un catafalque entouré de fleurs et de flambeaux. Des pompiers en grand uniforme et des huissiers du ministère montent la garde d'honneur. Des capucins récitent des prières.

A 10 h. 20, le roi s'est rendu à la Consulta, où il a visité la dépouille mortelle et a présenté ses condoléances aux filles et aux parents du marquis di San Giuliano.

Conformément à la décision qui a été prise hier par le Conseil des ministres, un décret royal vient d'être publié ordonnant que les funérailles du marquis di San Giuliano seront célébrées aux frais de l'Etat.

## Notes d'un officier<sup>(1)</sup>

(Su' te.)

On a écrit que les Allemands avaient une telle peur, une telle terreur même de notre artillerie en général et de notre canon de 75 en particulier, qu'ils avaient surnommé nos artilleurs « les bouchers bleus ». C'est une erreur ; le titre de « bouchers bleus », c'est aux chasseurs à pied qu'ils l'ont décerné, réservant aux artilleurs celui de « diables noirs ». Les deux appellations étant aussi flatteuses l'une que l'autre, je me borne à rectifier.

J'interrogeais, au début de la campagne, un officier bavarois prisonnier ; et comme je lui demandais ce qu'il pensait de la valeur de nos troupes, voici presque textuellement ce qu'il me répondit : « Vos mitrailleuses et votre infanterie sont médiocres ; mais votre canon... C'est horrible ; quand on l'entend, c'est fini ; il n'y a plus rien à faire ; on n'a qu'à se coucher et à attendre qu'il se fasse. »

Le jugement porté sur notre infanterie me semblait erroné et me mortifiant un peu, je voulus savoir sur quoi cet officier ennemi se basait pour justifier son appréciation. Il ne se fit pas prier : « Votre infanterie, me dit-il, serait beaucoup meilleure si elle n'était pas aussi audacieuse. Vos hommes mettent la baïonnette au bout du fusil alors qu'ils sont encore très loin de nous, et ils s'élancent ensuite sans prendre de précautions, comme si nous n'avions pas de cartouches. » Je savais bien qu'il y avait un fond de vérité dans ses paroles ; mais comme j'estime qu'il vaut mieux avoir à retenir ses hommes qu'à les pousser : « C'est de la belle bravoure », répliquai-je. « Il n'y a pas de belle bravoure, reprit mon interlocuteur ; il n'y a que de la bravoure utile ou non. »

Je n'essayai pas de lui faire comprendre à quel point nos mentalités étaient différentes ; un de mes hommes s'approchait, qui achevait de rouler une cigarette. Je l'interpellai : « Voulez-vous du feu ? » « Pour sûr, mon capitaine, me répondit-il ; les allumettes sont encore plus rares que le tabac ». Il alluma sa cigarette à la mienne et nous quitta sur un vibrant et joyeux « Merci, mon capitaine », tandis que l'officier allemand nous regardait, impassible en apparence, mais avec, au coin de la lèvre, une sourire à la fois ironique et dédaigneux.

Il rompit le silence quand mon trouvier se fut éloigné : « Chez nous, dit-il, le soldat qui se serait permis de se conduire comme vient de le faire le vôtre aurait été sévèrement puni... » « Et pourquoi ? » demandai-je. « Parce qu'en s'approchant de vous, il a manqué au respect qu'il vous doit. Et puis, vous, un officier, donner du feu à un soldat, du feu de votre cigarette !... » La chose lui paraissait monstrueuse, presque inconcevable ; pour lui, j'avais manqué à tous mes devoirs de chef.

Il ne comprenait pas, cet officier hautain et méprisant vis-à-vis de ses hommes, il ne pouvait pas comprendre qu'en me courbant vers mon soldat, je l'avais haussé jusqu'à moi ; que le sang du dernier de nos troupiers pouvant se mélanger au nôtre dans le même fossé, nous voulions être pour eux des camarades parfois, des amis et des guides toujours ; et que le respect, s'il se traduit par des marques extérieures, n'a, comme la discipline, toute sa valeur et toute sa force que s'il est commandé par le cœur et non par la crainte du châtiement.

Et j'ai songé, alors, qu'un officier allemand n'était pas capable de porter un jugement sur l'infanterie française. — M.

Voir *Excelsior* des 12, 13, 14, 15, 16 et 17 octobre.

## M. Basly, remis en liberté

HAZEBROUCK, 17 octobre (*Dépêche Havas*). — D'après les dernières informations reçues ici de la région de Lens, M. Basly, député-maire de Lens, aurait été remis en liberté par les Allemands.

Pendant tout le temps qu'a duré l'occupation de la ville par les Allemands, M. Basly a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage admirables. On assure que M. Basly fut arrêté parce qu'il se refusait à faire verser par la ville l'indemnité exigée par l'ennemi. Celui-ci a dû relâcher son prisonnier sans avoir ébranlé sa résolution.

## Ce qu'on leur raconte

GENÈVE, 17 octobre (*De notre correspondant*). — Voici des extraits d'une lettre arrivée d'Allemagne et qui nous a été obligeamment communiquée :

Nous recevons tous les jours les nouvelles des grandes victoires de notre glorieuse armée. Je suis si fière d'être une Allemande, surtout pendant ces temps où notre grande armée est déjà depuis longtemps dans le pays ennemi et nos braves soldats sont déjà devant la capitale des Français, et nous espérons et savons tous qu'ils entreront bientôt dans la grande ville de Paris.

Toujours nous avons des nouvelles de nos armées et toujours des bonnes nouvelles, toujours des victoires, nous sommes tous tranquilles et heureux dans notre chère Allemagne. A Schwerin, j'ai vu des Français captifs et blessés. Je ne voudrais pas appartenir à un peuple si sauvage et sans civilisation qui tue encore nos blessés et pique leurs yeux.

Ces gens-là ne sont-ils pas surtout dignes de pitié ?

## Un torpilleur autrichien coulé devant Cattaro

ROME, 17 octobre (*Dépêche Havas*). — On mande de Saint-Jean-de-Medua au *Messaggero* que le bombardement de Cattaro a duré toute la nuit.

Hier, au cours de la poursuite de l'escadre par la flotte française, un seul torpilleur autrichien est resté aux prises avec deux unités françaises.

Après un combat acharné, le torpilleur a tenté de s'enfuir, mais il a bientôt été coulé. Tout son équipage a péri.

## Le croiseur "Hawke" coulé par un sous-marin

LONDRES, 17 octobre. — Le secrétaire de l'Amirauté britannique communique la nouvelle que le croiseur *Theusus*, commandant Hugh Edwards, a été attaqué par un sous-marin dans les eaux septentrionales de la mer du Nord, jeudi, mais a été manqué. Le croiseur *Hawke*, attaqué à peu près en même temps, a été coulé.

Le *Hawke* fut englouti en cinq minutes. Le périscope du sous-marin allemand torpilleur disparut aussitôt après l'explosion qu'il avait provoquée.

Ce matin, un chalutier a ramené à Aberdeen 48 survivants du *Hawke*. Ils avaient été recueillis par un vapeur norvégien alors qu'ils occupaient une chaloupe dangereusement surchargée et autour de laquelle se maintenaient sur l'eau, au moyen de radeaux ou de ceintures de sauvetage d'autres marins qui n'avaient pu y trouver place.

Le vapeur norvégien les avait transbordés hier soir sur chalutier.

L'Amirauté annonce que c'est le sous-marin « 49 » qui a attaqué et coulé, hier après midi, le croiseur *Hawke*.

Quarante-neuf officiers et hommes d'équipage ont été sauvés. Il y a 350 manquants.

Le *Hawke* et le *Theusus* sont l'un et l'autre des croiseurs de 7.500 tonnes, lancés respectivement le 11 mars 1891 et le 8 septembre 1892 ; leur vitesse est de 20 nœuds et leur armement comprend deux canons de 234, dix de 152, douze de 57, cinq de 47 et deux tubes lance-torpilles. Leur équipage est de 510 hommes. Ce sont des unités tout à fait démodées, considérées comme d'une valeur militaire très minime.

Ajoutons que le *Hawke* a eu, il y a trois ans, une collision dans la Manche avec le paquebot *Olympic*.

## Leurs intellectue's

Au moment où il est tant question de la fameuse



« F... » a semblé intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce document, qui prend une importance réelle à l'heure où les gens de tous les partis semblent avoir enfin compris le danger qu'il y avait à admettre les théories de quelques enragés utopistes, théories tendant à rien moins qu'à rendre seul responsable de la guerre actuelle le gouvernement allemand et à innocenter les intellectuels et les artistes.

Cette photographie a été trouvée dans l'atelier d'un peintre qui

notre pays et qui, entre parenthèses, fut accueilli, à diverses reprises, par nos salons. Elle le montre, tout enfant, voué déjà, par ses instincts, à l'exécration caporalisme prussien. Elle était piquée au mur, en manière de provocante et puérile plaisanterie, au milieu d'un grand papier à dessin, où l'Allemand, parti quelques jours avant notre mobilisation, avait écrit au fusain, en larges caractères :

« Je reviendrai dans un mois à Paris, à cheval. »  
Lieutenant de uhlands WALTER KERNER.



# A notre aile gauche les progrès continuent

Communiqués officiels du 17 octobre 1914

## 15 heures

Les troupes allemandes occupant la Belgique occidentale n'ont pas dépassé la ligne Ostende-Thourout-Roulers-Ménin.

Calm relatif sur la majeure partie du front.

A NOTRE AILE GAUCHE, pas de modifications dans la région d'Ypres. Sur la rive droite de la Lys, les troupes alliées ont occupé Fleurbaix, ainsi que les abords immédiats d'Armentières.

Dans la région d'Arras et dans celle de Saint-Mihiel, nous avons continué à gagner quelque terrain.

## 23 heures

Sur le front, simple canonnade.

A notre aile gauche, les progrès continuent.

Les troupes britanniques se sont emparées de Fromelles, au sud-ouest de Lille.

Sur le canal d'Ypres à la mer, nos fusiliers marins ont repoussé une attaque allemande.

## Les Japonais à Tsing-Tao

LONDRES, 17 octobre (Dépêche de l'Information). — On télégraphie de Pékin à l'Exchange Telegraph que les troupes anglo-japonaises ont réussi dans une attaque de nuit, à s'emparer de la colline Prinz-Heinrich, qui domine la ville de Tsing-Tao. Nos alliés auraient perdu 150 hommes à peine au cours de ce brillant fait d'armes. Le personnel du Shantung Railway s'est enfui vers Shanghai.

## L'Angleterre lèvera toutes les forces nécessaires

LONDRES, 17 octobre. — Au sujet d'un article de la *Frankfurter Zeitung* disant que la Grande-Bretagne ne peut lever que 600.000 recrues, le rédacteur militaire du *Times* dit :

Nous disposons actuellement, rien que dans les îles Britanniques, de 1.200.000 hommes, et ce nombre augmente sans cesse. Nous avons l'habitude, comme les Etats-Unis, de ne commencer à lever nos armées qu'après que la guerre a éclaté et de continuer à les lever jusqu'à ce que notre but soit atteint. C'est ce que nous faisons actuellement.

Nous avons envoyé en France une partie de notre garde avancée. Nous enverrons le reste bientôt et le gros de notre armée n'y arrivera que plus tard.

Tous les Anglais qui ont l'âge militaire désirent ardemment combattre. Les volontaires sont si nombreux que lord Kitchener a dû imposer pour les engagements des conditions physiques très sévères.

## La Turquie : verrait-elle enfin clair ?

PÉTROGRAD, 17 octobre (Dépêche Havas). — L'aveuglement de la Turquie tend à diminuer. Dans certains milieux turcs, un mécontentement se manifeste au sujet de l'hégémonie allemande. A Constantinople, des manifestations hostiles se sont produites devant l'ambassade d'Allemagne.

## M. Aristide Briand va au Portugal

LISBONNE, 17 octobre (Dépêche de l'Information). — L'Université libre de Lisbonne, qui groupe les éléments libéraux de toutes les associations scientifiques, littéraires et artistiques du Portugal, s'est réunie en une session solennelle, afin de voter une adresse de sympathie à la France et à la Belgique.

Cette adresse flétrit les actes de vandalisme commis en ces deux pays par les armées allemandes, notamment la destruction de la bibliothèque de Louvain et de la cathédrale de Reims.

Un cortège, comptant 10.000 personnes et conduit par M. Magalhães Lima, s'est rendu aux légations de France et de Belgique pour remettre solennellement cette adresse aux représentants des deux pays.

Le ministre de France a vivement remercié le comité de cette chaleureuse manifestation des sympathies portugaises. Son apparition à l'une des fenêtres de la légation a été accueillie par d'enthousiastes acclamations.

## MM. Briand, Malvy et Sarraut à Paris

BORDEAUX, 17 octobre. — MM. Briand, Malvy et Sarraut quitteront demain Bordeaux pour se rendre à Paris, où ils resteront pendant quelques jours.

## Deux heureuses décisions de M. Albert Sarraut

Les professeurs et instituteurs morts au champ d'honneur.

BORDEAUX, 17 octobre. — Conformément à une décision de M. Albert Sarraut, le *Bulletin de l'Instruction publique* consacre chaque semaine ses premières pages à la publication des noms des membres de l'enseignement public tués ou blessés devant l'ennemi. Ainsi se constitue en un juste hommage aux éducateurs de la nation un Livre d'or de l'Université, gardant fidèlement la mémoire des professeurs, instituteurs et étudiants tombés au champ d'honneur.

Cette semaine, la troisième liste publiée par le *Bulletin* comprend à elle seule 150 nouveaux noms de morts ou de blessés. C'est dire le généreux tribut que l'Université française paie à la défense loyale de la patrie.

L'intention du ministre de l'Instruction publique est qu'après les hostilités une inscription commémore dans chaque faculté, lycée, collège ou école, les noms des maîtres et des élèves que chacun de ces établissements publics comptera parmi les siens dans cette liste de braves.

## Le travail manuel et les garderies d'enfants

BORDEAUX, 17 octobre. — Le *Bulletin de l'Instruction publique* publie les deux circulaires suivantes :

1<sup>re</sup> Circulaire relative à l'œuvre du tricot dans les écoles de filles, du 29 septembre 1914. — Le ministre de l'Instruction publique a M. le recteur de l'Académie de Bordeaux. Un certain nombre d'inspecteurs d'académie ont pris l'initiative d'augmenter dans les écoles de filles de leur département les heures de travail manuel afin de fournir des vêtements divers et du linge à nos soldats. Non seulement j'approuve cette initiative, mais encore je désire qu'elle se généralise. Je vous prie d'en informer les inspecteurs d'académie de votre ressort et de me tenir au courant des mesures qui seront prises.

2<sup>e</sup> Circulaire relative à l'âge des enfants à admettre dans les garderies pendant la durée de la guerre, du 13 octobre 1914. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a M. les inspecteurs d'académie : Les garderies organisées conformément aux prescriptions de la circulaire du 7 août 1914 ont accueilli les enfants de tout âge, mais aujourd'hui que la rentrée régulière est effectuée, on ne demande si les écoles peuvent recevoir des enfants n'ayant pas atteint l'âge réglementaire. La réponse ne saurait être qu'affirmative. Ce n'est pas à l'approche de l'hiver qu'on peut songer à laisser à l'abandon les enfants de nos soldats. Je n'ignore pas que la présence des tout petits peut jeter quelque trouble au milieu des exercices scolaires. Je n'ignore pas non plus que, dans certaines localités, la place nous fait défaut ; mais je compte sur le dévouement de tous pour surmonter ces difficultés.

## Dans le haut commandement allemand

COPENHAGUE, 17 octobre (Dépêche de l'Information). — Le *Berliner Tageblatt* dément que le général de Moltke ait été révoqué de ses fonctions de chef du grand état-major allemand et ait été remplacé par le général von Voigts-Rhetz.

Le général von Voigts-Rhetz a été seulement appelé à succéder au général von Stein, qui occupait le poste de chef du quartier général.

La méprise, explique le *Berliner Tageblatt*, provient du fait que ce titre n'existant point ailleurs qu'en Allemagne, a été confondu avec celui de chef du grand état-major.

## Les armées austro-allemandes sur la défensive

(Communiqué officiel)

Aucun changement notable sur le front de la Prusse orientale.

Sur le cours moyen de la Vistule, les armées austro-allemandes ont été réduites à la défensive sur tout le front.

Au sud de Przemysl, les combats continuent. Les Russes ont fait 500 prisonniers.

Les Allemands sont éprouvés par le froid à la frontière de l'Est.

ROME, 16 octobre (Dépêche Havas). — Des rapports reçus à Vienne des quartiers généraux de l'armée allemande de l'Est à la frontière russe signalent que les soldats endurent de grandes privations et souffrent du froid et du temps pluvieux, par suite du manque de vêtements chauds. Par contre, disent les rapports, les prisonniers russes sont très bien pourvus de vêtements d'hiver, de bonnets de fourrure leur couvrant la tête et le cou. Les régiments russes paraissent parfaitement équipés et munis de tout, ce que réclame une campagne d'automne et d'hiver, vêtements et objets divers. Ils présentent un contraste marqué avec les Allemands et les Autrichiens qui ont encore besoin d'être pré-munis contre le froid, notamment en Galicie où la température hivernale est déjà venue.

Le correspondant de guerre de la *Reichspost*, organe militaire, dit que les Russes révèlent une merveilleuse puissance de réorganisation, une admirable rapidité de relèvement après la défaite.

## Sur la rive gauche de la Vistule

PÉTROGRAD, 17 octobre (Dépêche Havas). — Les dernières nouvelles du théâtre de la guerre en Prusse orientale confirment catégoriquement que les Allemands ont été partout forcés d'abandonner l'offensive et de se mettre sur la défensive.

Les troupes russes ont passé déjà en plusieurs endroits sur la rive gauche de la Vistule, ce qui a ramené le calme complet parmi la population de Varsovie.

Les Allemands offrent une résistance tenace

PÉTROGRAD, 17 octobre (Dépêche Havas). — On lit dans le *Messenger de l'Armée* :

« Des combats acharnés continuent sur tout le front prussien, où les Allemands, profitant savamment des défilés sylvestres et la nuit et occupant successivement des positions préalablement préparées, se défendent furieusement mètre par mètre. Cette résistance est particulièrement tenace dans la région de Wirballen. La grosse artillerie allemande tonne sans répit, produisant cependant un effet plutôt moral que matériel.

« Tous les efforts tentés par les ennemis pour traverser la Vistule restent infructueux. Les Russes les refoulent chaque fois et détruisent les ponts qu'ils jettent sur le fleuve. »

Le *Messenger de l'Armée* constate qu'au cours de la bataille d'Augustow, les Allemands ont perdu 40 0/0 de leurs effectifs. Il constate également que l'ennemi, lorsqu'il tombe sous le feu direct de l'artillerie, abuse des emblèmes de la Croix-Rouge.

## Une circulaire de M. Briand contre les spéculateurs

BORDEAUX, 17 octobre. — Le garde des Sceaux vient d'adresser aux procureurs généraux près les Cours d'appel de France et d'Algérie la circulaire suivante :

Je suis avisé, de différents côtés, que des spéculateurs profitant des circonstances que nous traversons se livrent sur les denrées, dont certaines sont de première nécessité, à des opérations d'accaparement ou autres manœuvres frauduleuses en vue de provoquer une hausse artificielle des prix de ces denrées.

Ces agissements illicites revêtent à l'heure présente une gravité particulière, puisqu'ils tendent à compromettre tout à la fois le ravitaillement de nos armées et celui de la population civile. Ils constituent donc de véritables attentats contre la nation et, par suite, ils doivent être réprimés avec la dernière rigueur.

Je vous invite, en conséquence, à rechercher, en usant à cet effet, de tous les moyens de renseignement dont vous pouvez disposer, les délits de cette nature qui auraient été ou viendraient à être commis dans votre ressort. Vous ne négligerez aucun effort pour découvrir leurs auteurs, qui, en raison de l'état de siège, seront, suivant les cas et selon qu'aura décidé l'autorité militaire, dûment avisée par vos soins, traduits en conseil de guerre ou déférés dans les conditions du droit commun au tribunal de police correctionnelle.

Je compte que vous déploierez toute la vigilance et toute l'activité nécessaires pour ne laisser échapper aucun coupable au châtiment prévu par la loi, et je vous prie de m'informer exactement de toutes les poursuites exercées en cette matière, ainsi que de leur résultat.

ARISTIDE BRIAND.



## LES TROUPES ALLIÉES QUITTENT ANVERS



*LES BELGES DÉFILENT DEVANT LES AUTOBUS ANGLAIS QUI VONT LES SUIVRE*



*LES ANGLAIS AU REPOS QUELQUES INSTANTS AVANT LEUR DÉPART*

Quand les autorités militaires belges et anglaises décidèrent l'évacuation d'Anvers, la retraite des armées alliées, fortement couverte par des détachements importants, s'effectua en bon ordre. Vingt mille habitants de la ville, hommes, femmes et enfants, partirent dans la direction de l'Ouest. De plus, aucun canon utilisable ne tomba aux mains de l'ennemi.



# LES BELLES IDEES

## Quand même !

Sous ce titre, M. Roland de Marès exprime, dans le *Temps*, la ferme résolution du peuple belge de lutter jusqu'à la victoire finale.

Il ne faut pas plaindre les Belges. Il ne faut pas se lamenter sur le sort de ce petit peuple d'artistes, d'industriels et d'artisans qui touche le fond des misères humaines, qui connaît toutes les angoisses, toutes les douleurs, toutes les tortures, mais qui se débat quand même avec une sauvage énergie contre le destin implacable. Il ne faut pas répéter sans cesse que le monde civilisé tout entier a contracté une dette envers la Belgique parce que ce pays a donné une haute leçon de dignité à l'univers; il ne faut pas répéter chaque matin que la France doit une grande reconnaissance à la nation sœur qui suit combattre et souffrir pour la préserver, elle, de l'attaque brusquée d'un adversaire sans loyauté et sans honneur. La Belgique a fait ce qu'elle devait faire, sans escompter la gratitude de qui que ce soit. Evidemment, les puissances amies et alliées se souviendront, quand elles dicteront la paix à l'Allemagne vaincue, des dommages subis par la Belgique et elles exigeront de justes réparations; mais le peuple belge ne cherche aucune récompense, n'implore aucune pitié. On pleure les morts et les déchus; on ne s'attendrit pas sur ceux qui combattent et qui demeurent debout, dressés de toute leur volonté de vivre contre les Barbares en marche. Huit provinces sur neuf occupées. Dinant pillée, Louvain détruite, Malines bombardée, Termonde incendiée et Anvers même — le suprême refuge ! — tombée aux mains de l'ennemi, telle est la réalité terrible à laquelle les Belges font face; mais il leur reste une province pour se battre, il leur reste des fusils, des canons et des poitrines à opposer aux hordes impériales, on n'en est pas au dernier bataillon formant le dernier carré; il leur reste leur roi et la volonté inébranlable de vaincre...

## La leçon des humbles

Comparant la noble attitude du roi des Belges et la vaillance de son peuple à la jactance de Guillaume et à la barbarie de ses sujets, M. Arthur Meyer condamne, dans le *Gaulois*, la criminelle utopie des pacifistes, qui ont pu croire à la possibilité d'un rapprochement avec les Huns modernes.

Professeurs d'universités, artistes, écrivains, ils pensent et ils parlent en allemand, uniquement en allemand. Qu'est devenue cette grande famille internationale dont on nous a tant parlé jadis, où tous les penseurs de tous les pays devaient être unis dans la recherche commune de la justice et de la vérité ? Oui, qu'est-elle devenue ? Nous nous garderons bien d'insister, ne voulant nous rappeler que ce qui rapproche les Français, non ce qui les divise. Mais quelle leçon pour les « intellectuels » français ! Ils sont allés jusqu'au bout de la naïveté et de l'inconscience. Cependant, ils servaient de dupes à leurs confrères d'outre-Rhin, qui savaient bien, eux, ce qu'ils faisaient, et vers quel but pratique ils tendaient en nous endormant au bruit d'une rhétorique vague et rompusse.

Honneur à l'instinct patriotique, au bon sens traditionnel de Jacques Bonhomme ! L'âme populaire ne s'est pas laissée entamer par ces dangereuses chimères. Elle a résisté, elle s'est défendue, elle s'est gardée saine et vigoureuse pour l'instant de la lutte inévitable. Aujourd'hui les intellectuels sont obligés de s'incliner et de recevoir la leçon des humbles. C'est leur chef, c'est M. Anatole France qui proclame que l'heure n'est plus à l'ironie et au dilettantisme et demande au ministre de la Guerre de faire de lui un soldat. M. Bergeret prend un fusil.

Un fusil ! En Belgique comme en France, chaque jour ajoute une page nouvelle à l'héroïsme. Dans ces annales de la grandeur d'âme, je ne sais si on trouvera jamais un trait plus noble en sa simplicité que celui-ci : le roi des Belges, avant de quitter Anvers, empruntant le fusil d'un de ses hommes pour tirer le dernier coup de feu.

## L'Allemagne au-dessous de tout

C'est ainsi qu'il faudra traduire désormais l'orgueilleuse devise des Barbares, qui, par le raffinement de leur cruauté, se sont mis eux-mêmes plus bas que les bêtes. Telle est l'idée développée, dans le *Figaro*, par M. Maurice Donnay, au cours d'un magistral article, dont nous reproduisons ici la conclusion :

Dans le même temps, l'Allemagne intellectuelle proteste contre sa propre barbarie. Mais ces intellectuels ont beau imprimer dans leur protestation que c'est le Belge qui a commencé ! ils ont beau entasser démenti sur démenti, à l'heure actuelle le monde civilisé sait, à n'en pas douter, que l'Allemagne était un repaire de bandits militarisés, une caverne de savants et de philosophes ; que les uns et les autres sont solidaires, puisqu'ils proclament que leur « kultur » s'appuie sur leur militarisme ; qu'ils mènent une guerre d'extermination préméditée, une guerre pour laquelle ils ont organisé les compagnies d'incendiaires ! une guerre dans laquelle il faut pleurer les hommes

et les pierres, car ils veulent écraser sous leurs obus des générations d'hommes et réduire en cendres des siècles d'art et de beauté. Ah ! qu'on ne les compare même pas à des bêtes féroces. Les bêtes n'ajoutent pas du moins à leur cruauté le raffinement des mutilations ; elles n'aggravent pas leurs instincts par la soûlerie, le sadisme et la scatologie. Les bêtes ne sont jamais au-dessous d'elles-mêmes ; mais quand l'homme descend au-dessous de l'homme, il est plus bas que la bête.

## Tolérance

M. Frédéric Masson, de l'Académie française, demande, dans l'*Echo de Paris*, que les blessés puissent librement recevoir sur leur lit de souffrance, les consolations de la religion.

Qu'on ait admis les prêtres sur la ligne de feu, dans les ambulances de l'avant, même dans les hôpitaux de la zone des armées, cela est bon. Mais le blessé n'y reste point : on l'évacue, mal que bien, sur l'arrière ; après un terrible voyage dont il faut espérer qu'on va lui adoucir ou lui supprimer quelques étapes, il arrive dans une ville, la ville où les soins vont enfin lui être distribués, — les soins du corps, car pour ceux de l'âme, c'est une autre affaire.

Il faut que, dans les salles qu'ils emplissent de leurs souffrances muettes et de leur résignation passive, les blessés voient, à des jours, passer lentement la soutane du prêtre. Le prêtre ne parlera point si on lui impose le silence ; mais il sera là et les blessés le sauront, et leurs cœurs bondiront vers lui. Craint-on que rouge, violette ou noire, la soutane ne soit pas aseptique ? Eh bien ! le prêtre la couvrira d'un camail blanc ; il empruntera au père des fidèles un morceau de sa soutane et l'on saura bien le reconnaître.

Il est celui qui ne fuit pas, il est celui qui ne se dérobe pas, il est celui qui ne passe point devant la porte des contagieux, il est celui qui n'a point peur.

Et ce n'est vraiment pas un mauvais exemple à donner — même dans les hôpitaux de l'Assistance publique.

## Les leçons de la guerre

M. Paul Bourget dégage, dans l'*Echo de Paris*, les « leçons de la guerre », dont le premier résultat sera une renaissance française.

Considérez donc la France d'aujourd'hui et comparez-la mentalement à celle d'il y a trois mois. N'êtes-vous pas plus fier d'appartenir à celle qui sait souffrir et se dévouer qu'à celle-là qui semblait une Byzance vouée uniquement au plaisir ou à l'intrigue, entre les thés langos et le Palais-Bourbon ? N'avez-vous pas l'impression, dans l'angoisse actuelle, que vous vivez mieux ? Ne sentez-vous pas qu'au lendemain de cette épreuve ceux qui reviendront du feu auront appris quelque chose et qu'ils ne se prêteront plus à certaines défaillances ? N'êtes-vous pas frappés de l'évidente anxiété dont font preuve les politiciens professionnels à l'idée de se retrouver face à face avec leurs électeurs rentrés du front ? Les survivants de la Marne et de l'Aisne auront trop souffert pour ne pas vouloir que la prochaine guerre soit faite dans toutes les conditions de préparation qui assurent, ou du moins facilitent la victoire. Ils auront vu de trop près l'ennemi séculaire pour ne pas savoir que cette prochaine guerre est inévitable. Il y a là-bas une immense masse d'hommes qui nous hait parce qu'elle veut nos biens — *terra parterna* ! — la terre que nous ont léguée nos pères. Pensant et sentant ainsi, ils vivront d'abord pour l'armée en dépit des pacifistes. Ce sera une manière de reconstruire une France héroïque où il sera plus doux de respirer que dans celle où nous étouffions. Ne confondons pas le soldat et le soldat. Tant pis pour l'Allemagne si elle n'a pas su distinguer ces deux types. Les compatriotes des Joffre, des Gallieni, des Castellana, des Marchand, des Lyautey, savent la différence.

## 1806-1914

Célébrant, dans *Paris-Midi*, l'anniversaire d'Iéna (14 octobre 1806), M. Tabarant rappelle la platitude dont firent preuve, au lendemain de leur défaite, les Prussiens, si arrogants la veille.

La Prusse vaincue ne sut montrer au monde attentif qu'un hideux visage de pleure. Or, ne l'oublions pas, c'est un visage que nous pourrions bien revoir demain...

Oui, nous le reverrons, soyez-en sûrs, ce visage que boursouflent tour à tour la lâcheté qui le bleuit et la suffisance qui l'empourpre ! Certes, il serait puéril de négliger les différences d'époques, et la Prusse de 1914 ne saurait être exactement placée sur celle de 1806. Et pourtant, qu'ils sont nombreux les points de coïncidence ! Les cent huit années écoulées depuis Iéna n'ont fait qu'accroître démesurément les défauts de cette nation à laquelle manqua toujours le sentiment de la mesure, et s'il est vrai que son orgueil d'à présent

soit une amplification considérable de celui d'autrefois, il ne l'est pas moins que sa couardise morale s'est amplifiée dans une proportion parallèle. Nous serons stupéfaits de la bassesse d'un tel adversaire, dès que nous l'aurons contraint à poser les armes et fléchir les genoux.

Mais combien il faut déplorer le fatal aveuglement des congressistes de Vienne qui, en 1815, réveillèrent d'entre les morts et animèrent d'une vie nouvelle cette Prusse qu'avait abattue, huit années avant, le sage et prévoyant traité de Tilsitt !

L'Europe d'aujourd'hui saura-t-elle réparer cette faute insigne de l'Europe d'hier ? Nous en avons le ferme espoir.

## Eux et nous

Réfutant, dans le *Figaro*, le dangereux sophisme qui consiste à distinguer l'Allemagne du parti militaire de l'Allemagne des penseurs, celle du kronprinz de celle de Wagner, M. Alfred Capus répudie hautement toute affinité avec tout ce qui est allemand.

Wagner, évoqué aujourd'hui et loué, en manière de défi, c'est le froid qui passe, c'est une glace soudaine dans une conversation entre Français.

Il peut y avoir de beaux paysages qui nous rappellent des désastres de notre vie, des séparations, des deuils. Oui, ils sont beaux, et pourtant nous en avons horreur ; nous ne les visiterons plus ; sans frémir. Hélas ! il y a aussi des noms allemands qui, si hauts qu'ils soient dans la philosophie, dans la science, dans l'art, remueront longtemps en nous des ferments de vengeance et de colère. Nous sommes là dans les profondeurs mystérieuses de la conscience, aux sources de l'instinct où se forme l'idée de patrie. Et à ces profondeurs, la rhétorique et le sophisme ne pénètrent pas.

Non, non ! Wagner, malgré son génie, est désormais sans commune mesure avec la sensibilité française, bouleversée et retremée dans cette guerre, et revenue par un glorieux chemin à ses modes anciens. Et toute cette culture altérée, tant je ne nie pas d'ailleurs la place dans la civilisation moderne, est désormais séparée de nous comme par un cataclysme géologique. Avant de longues années, elle ne se mêlera plus à la nôtre, qu'elle avait commencé d'assimiler et de corrompre.

## Leur Goethe les renierait

M. Maurice Barrès, qui, « par les montagnes de Reims à Meaux, à travers les tombes encore fraîches de la victoire de la Marne », revient de Lorraine et d'Alsace, a lu le manifeste des « intellectuels » allemands. Il lui inspire la belle page que voici :

Ah ! messieurs les intellectuels allemands, vous approuvez et louangez les abominables soldats de Badenweiler, de Raon-l'Etape, de Gerbeville, de Nomeny, et vous prétendez établir une filiation entre eux et les nobles penseurs de l'Allemagne de jadis ! Double thèse scandaleuse. « Intellectuels allemands, soldats allemands, nous ne faisons qu'une seule âme, dites-vous, et Goethe, Kant, Beethoven sont nos pères. » C'est pitoyable de méchanceté et de dérision. Vous avez fusillé les notables, curés et maires, vous avez martyrisé de pauvres gens inoffensifs, vous avez brûlé volontairement des villages entiers, vos officiers ont fait venir leurs femmes pour piller avec elles les maisons où ils logeaient et ces Greichens voleuses ont entassé les meubles et la literie dans des fourgons ; vous avez fait régulièrement vos ordures dans les lits où vous couchiez. Goethe, Kant et Beethoven ne vous le conseillaient pas. Goethe a écrit ses faits et gestes durant « la campagne de France » de 1792. Dans ce beau livre, on ne voit rien d'analogue à vos actes et à vos pensées. Tout au contraire, on y voit de la manière la plus certaine qu'il se fût détourné avec dégoût de personnages tels que vous.

## La collection d'« Excelsior »

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'*Excelsior* parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que des collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1<sup>er</sup>, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 ; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.



# Le campement des contingents hindous en France



LES LANCERS DU BENGAL



DEFILE D'INDIENS



LES SIKHS



LE DEJEUNER DES MONGOLS

On sait que d'importants contingents hindous sont déjà arrivés en France, où ils vont, aux côtés des troupes britanniques, se battre pour la civilisation contre la barbarie teutonne. Voici quelques vues prises au campement où sont réunis ces vaillants soldats qui, dès qu'ils connurent la déclaration de guerre, tinrent à donner à l'Angleterre une preuve nouvelle de leur courage et de leur loyalisme.



# LA GUERRE ANECDOTIQUE

## Le salut à la grande Française

Du *Gaulois* :

La scène se passe place Saint-Augustin. Un groupe de curieux entoure la statue de Jeanne d'Arc, auprès de laquelle se tiennent deux soldats blessés, un turco et un gommier marocain. L'homme du Maroc, petit, bronzé, les yeux étincelants, s'est arrêté, étonné, devant la statue équestre de la Pucelle.

— C'est un soldat ?

— Non, c'est une grande soldate ! dit le turco.

Et naïvement, dans le langage mouvementé des enfants du Désert, il raconte au Maroc l'histoire merveilleuse de Jeanne d'Arc, qui conduisit les « grands Français » à la victoire. Et le Marocain s'étonne parce que le guerrier héroïque est une femme...

Et tous deux, sans s'être concertés, l'histoire finie, se placent face à la statue et, regardant bien en face Jeanne la Lorraine, lui font de leur main valide un grand salut militaire.

Et les curieux, vivement émus, se dispersent.

Ta g..., eh ! Wagner !

De l'*Intransigeant*, sous la signature de Jean Richépin :

Les Allemands chargeaient (une fois n'est pas coutume) à la baïonnette. Ils arrivaient par gros tas, sur une de nos compagnies, en poussant (dit la lettre qui raconte la chose) des mugissements horribles, des *vorwaerts* que soutenaient les fifres et les tambours. Et cela faisait un charivari de tous les diables ! Alors, un bon garçon de sergent, à la voix de tonnerre, enleva notre compagnie dans une contre-charge victorieuse, en hurlant aux groins des Boches, plus fort que tout leur orchestre :

— Ta g..., eh ! Wagner !

## Sportifs quand même

De la *France* :

La scène se passe à Paris sur l'esplanade des Invalides. Un nombreux public se presse dans le but de voir les drapeaux allemands rapportés de Bordeaux par M. Poincaré.

Des gosses insoucients des trophées glorieux jouent au ballon.

Passent, fleématiques, quatre soldats anglais dans leur impeccable costume kaki.

Peut-être s'ennuient-ils ! Les voici arrêtés devant les gamins. Révent-ils à de vastes pelouses et aux passionnantes parties de football ?

La tentation est trop forte. Un colloque s'établit entre un brave Tommy et un mince Titi. L'entente cordiale est vite faite ; la partie de football s'organise presque régulière, puis se passionne ; l'équipe anglaise et l'équipe française luttent d'ardeur et le cercle des badauds applaudit aux jolis coups...

All right !

## Un joli geste

De la *Presse* :

Un joli geste qui prouve l'affectueuse sollicitude que nos chefs montrent à toutes occasions à l'égard de nos petits soldats.

L'un de nos généraux les plus éminents venu à Paris hier, retournait à l'armée en automobile. Un pneu creva.

Pendant que le chauffeur changeait la roue, le général descendit de voiture et alluma une pipe.

Tout à coup, il vit venir à lui une petite voiture tirée par un petit âne. Un soldat était sur le siège ; la voiture revenait de l'approvisionnement.

Il appela le soldat et demanda quelques explications.

Et il apprit que la voiturette et l'âne appartenaient à la femme d'un mobilisé, mère de cinq enfants ; que la misère habitait ce foyer et que, pour tant, la femme prêtait son équipage à la section pour « épargner de la fatigue aux hommes ». Le soldat ajouta :

— Alors ! mon général, que voulez-vous, sur l'ordinaire de la section, on nourrit la femme et les gosses du camarade !

Le général mordilla un instant sa grosse moustache, mit la main à la poche, en sortit une grosse pièce et la donna au soldat dit :

— C'est bien, mon petit. Tu ajouteras *cela* pour améliorer l'ordinaire de tes pensionnaires !

## Comment ils se battent

M. Puyau, président de la Croix-Rouge de Dax, vient de recevoir d'un de ses amis, officier dans un régiment de réserve du sud-ouest, une lettre fort intéressante sur les derniers combats auxquels cet officier a pris part. Cette lettre contient le passage suivant, qui met en relief le courage et l'audace de nos vaillants soldats :

Les tranchées ennemies et les nôtres sont de 400 à 800 mètres les unes des autres. De temps en temps on envoie une patrouille chargée de voir ce qui se passe du côté de l'ennemi. Il y a deux jours,

une de nos patrouilles, se composant de deux caporaux et d'un homme, tous trois volontaires, s'est approchée le plus près possible à bicyclette des lignes allemandes. Mettant pied à terre la patrouille s'est avancée en rampant. Elle mit environ deux heures à faire ainsi 200 mètres. Les hommes se trouvaient alors à 10 mètres seulement d'une section de mitrailleuses allemandes. Ils n'avaient pas été vus. L'attention de l'ennemi s'était relâchée. La moitié des hommes étaient allés chercher la soupe. Les autres s'étaient éloignés des machines de guerre. Nos trois hommes n'hésitèrent pas. Ils sautèrent dans la tranchée. L'un d'eux, ancien colonial, connaissant le fonctionnement des mitrailleuses, fit faire demi-tour aux pièces et se mit à arrêter les Allemands les plus proches. Ceux-ci, ne pouvant supposer avoir affaire à trois hommes, s'enfuirent aussitôt. Deux compagnies de soutien se débarrassèrent. Nos artilleurs, qui suivaient de l'œil nos trois héros, ouvrirent le feu et mitrillèrent les ennemis jusqu'à extinction complète.

Trois hommes avaient donc suffi à prendre deux mitrailleuses et à mettre deux compagnies en déroute.

Le soir, les deux caporaux étaient faits sous-lieutenants et le soldat adjudant. Tous étaient proposés pour la médaille militaire.

## La récompense

Du *Gaulois* :

Un incident amusant s'est produit samedi dernier dans l'un des music-halls de Londres. Une des artistes, miss Kate Holbrook, venait de chanter une chanson intitulée : *Ton roi et la patrie ont besoin de toi*, dont le refrain se termine par ces mots : « Quand tu reviendras nous te fêterons, nous te remercierons, nous t'embrasserons. »

En entendant ces mots, un soldat blessé, qui se trouvait dans la salle, se leva et, s'avançant vers la scène, dit à l'artiste : « Je viens chercher ma récompense. »

Aussitôt, miss Holbrook, se penchant au-dessus de la rampe, embrassa le soldat rougissant aux applaudissements de toute la salle.

## Comme on se retrouve

Un jeune sous-officier d'infanterie, enfant de Corbeil, écrit à ses parents :

Le 8 octobre, je me trouvais dans les environs de R... Au cours d'un combat de nuit, je dus, à la tête de ma section, me porter vers un petit village. Une vive fusillade nous y accueillit. Au bout de dix minutes, par une habile manœuvre, nous arrivâmes à cerner une vingtaine de « Boches ». Ils ne firent aucune difficulté pour se rendre ; mais, quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant dans l'officier qui les commandait le contremaître de l'usine où je travaillais.

C'est en pleurant que celui-ci me fit le récit suivant : « Sujet allemand, au lendemain de la mobilisation, je dus quitter l'usine pour gagner mon pays. Voici deux mois que nous combattons sans répit, ne mangeant que tous les deux jours. Je t'assure que mes hommes et moi sommes très heureux que tu nous aies faits prisonniers, car nous crevons de faim et ne tenons plus debout... »

## Comment ils se traitent entre eux

Du *Gaulois* :

Sur un champ de bataille récent, des troupes françaises relevaient les morts et les blessés que l'ennemi avait, dans sa fuite précipitée autant que sage, abandonnés.

Parmi les blessés et les cadavres, l'attention des soldats fut attirée par la présence insolite d'un homme absolument nu, qui hurlait en teuton sa fureur.

C'était un officier allemand ; ses hommes en fuyant l'avaient assommé à coups de crosse et l'avaient dépouillé de tout pour lui dérober les milliers de marks qu'il avait cachés un peu partout dessus et dessous sa cote de mailles.

Car il faut vous dire que tous les officiers allemands sont peureusement emprisonnés dans une cote de mailles, mais la pénétration de l'artillerie des alliés est telle qu'elle perce tout.

Les soldats français, leur légitime hilarité passée, n'osaient pas ramener l'officier allemand en cette tenue sommaire.

Ils lui prêtèrent une capote, mais lui firent rédiger séance tenante un procès-verbal où il relatait son « odyssée ».

## Transuges alsaciens

Du *Démocrate* :

Un beau soir de cette semaine, des soldats d'un détachement français, stationné à Carspach, près d'Altkirch, entendirent tout à coup les accents de la *Marseillaise* s'élever dans le grand silence de la campagne.

Les sentinelles chargées de surveiller les environs, croyant à une ruse de l'ennemi, firent les sommations d'usage.

Mais leur étonnement fut grand en voyant les chanteurs s'approcher les bras levés.

C'étaient deux soldats allemands qui venaient tout simplement exprimer le désir de servir dans l'armée française.

— Nous sommes Alsaciens, dirent-ils. Nous avons été embrigadés de force pour servir une cause qui est contraire à nos idées et à notre cœur. Prenez-nous : nous voulons maintenant marcher avec vous.

Les deux transfuges furent accueillis avec un empressement touchant et conduits, le lendemain, à Belfort, où ils échangèrent l'uniforme qui pesait à leurs épaules contre le pantalon rouge, la capote bleue et un bon Lebel.

## Un beau fait d'armes

L'abbé Carmellino, de Saulieu, professeur au petit séminaire de Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or), sous-lieutenant d'infanterie, vient d'accomplir une action d'éclat qui lui a valu les félicitations de ses chefs. Resté seul officier dans un combat avec 30 hommes de sa compagnie, il en prit le commandement et, avec ces braves, fit prisonniers 250 Allemands.

Blessé à un genou et à une jambe dans un autre engagement, l'abbé Carmellino est actuellement en traitement dans un hôpital de l'ouest.

## Le décor

Du *Figaro* :

Le lieutenant D... se trouvait avec sa section dissimulée à la lisière d'un bois sur lequel les obus faisaient rage. Il aperçut un de ses sergents, M. L..., réserviste (dans la vie ordinaire professeur de Faculté), qui se masquait mal derrière un arbrisseau.

— Faites attention, L..., lui cria-t-il, cette aubépine ne vous protégera pas.

— N'ayez pas peur, mon lieutenant, j'ai une pierre devant moi... L'aubépine... c'est pour le décor !

C'est pour le décor... Cyrano n'est pas mort.

## Les gaietés du front

Extrait d'une lettre écrite par un rédacteur du *Radical*, actuellement soldat d'artillerie sur le front :

Oui, mon vieux camarade, il y a cela d'admirable dans notre race que, malgré toutes les horreurs dont nous sommes témoins nuit et jour, nous sommes tous gais, gais comme de petites folles, gais le matin, gais le soir, gais en trottant, gais en galopant. Exemple :

Hier soir, dans un village abandonné et triste, nous nous sommes installés dans l'école des filles et nous avons joué « à la fête de Neuilly ». Jeu simple. Il s'agissait, en employant des moyens de fortune, d'imiter les bruits d'une ménagerie. Nous avions un tambour et des casseroles.

Mon pauvre vieux, le résultat a dépassé toutes nos espérances. L'un faisait le boniment, l'autre tapait de la caisse, les casseroles résonnaient, et tous, hurlant à pleine voix, faisaient le dompteur et la panthère. Ça a duré un quart d'heure, après quoi nous étions tous aphones.

Comment veux-tu que des soldats si gais n'aient pas raison bientôt de leurs tristes adversaires ?

## Dans le tas

Autre extrait de la même lettre :

Un jour, sur la route, des blessés passent près de moi. L'un d'eux, un clairon, a deux balles dans le bras gauche, une bonne tête de Parisien, la pipe aux lèvres, pas de fusil, mais il serre dans sa main droite son clairon. Il s'arrête. On cause. Et il me dit ceci, tout simplement :

— « Tout à l'heure, comme on chargeait à la baïonnette, une balle m'a démolie le bras gauche, et une autre m'a démolie mon fusil. Alors, j'ai tapé dans le tas, à grands coups de clairon. Ils fichaient le camp comme des lapins. »

Et il est parti tranquillement, le bras gauche sanglant, fumant la pipe, le clairon au poing droit.

## Fermeté d'âme

De *Paris-Midi* :

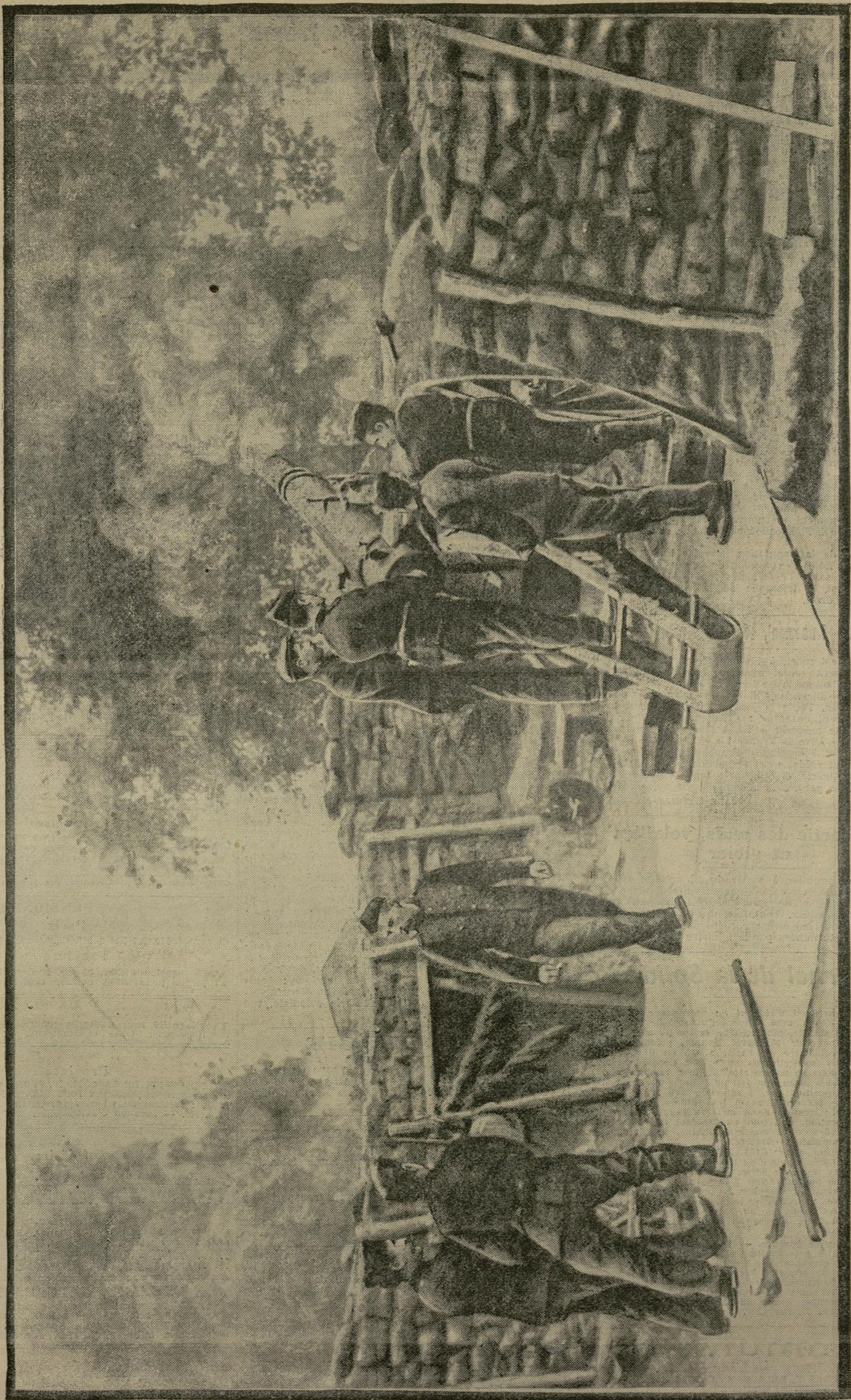
M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, fait faire le tour de son département à quelques journalistes étrangers afin qu'ils puissent rapporter aux lecteurs des pays neutres à quel point s'est exercée par là la puissance d'anéantissement d'un peuple qui osa se proclamer civilisé. Ce ne sont que villages ruinés de fond en comble, murs sans toits, amas de débris.

Devant une telle désolation, nos confrères restent atterrés. Mais M. Mirman ne veut pas qu'il soit dit qu'un Français puisse être démoralisé même par de tels crimes. Il se raidit, efface rapidement la larme qui perlait à son œil et dit : « Incidents de guerre, messieurs. »

Puis, d'un geste significatif, il montre une petite fontaine abattue parmi les ruines mais dont l'eau claire continue de couler avec un son argentin.



## LES DERNIERS COUPS DE CANON DE LA GARNISON D'ANVERS



Nous avons dit avec quel héroïsme les Belges défendirent Anvers. Nos alliés auraient pu résister plus longtemps, mais pas assez, toutefois, pour rendre possible l'envoi de forces suffisantes sans nuire à la situation stratégique principale. C'est grâce à cette tactique que la retraite de l'armée belge s'effectua avec succès. Tous les trains blindés, ainsi que les gros canons que l'on voit ici pendant le siège, ont pu être sauvés.



## Le Gouvernement belge au Havre

Une lettre de M. Carton Wiart au maire.  
La réponse du Conseil municipal.

LE HAVRE, 17 octobre. — Au cours d'une séance du Conseil municipal, tenue hier, le maire a donné lecture de la lettre suivante qu'il a reçue du ministre de la Justice belge :

Monsieur le maire,

Laissez-moi vous dire, au nom du gouvernement belge et de mes compatriotes, combien nous avons été touchés et demeurons reconnaissants de l'accueil si affectueux et enthousiaste que nous a fait la population du Havre.

Dans cet accueil, nous avons retrouvé l'écho des nobles sentiments qui ont inspiré votre appel à la population ; nous y avons reconnu toute la délicatesse de l'âme française, attentive à adoucir l'amertume que nous éprouvons en nous éloignant momentanément de nos foyers, de nos familles, de nos concitoyens, afin de préserver contre toute éventualité le libre exercice de notre souveraineté nationale.

De ce Havre de grâce, aux larges accès, nous continuerons, en dépit de l'orage, à diriger la vie de notre pays et son effort patriotique, dans la tranquille conscience du droit et la certitude du triomphe qui nous sera commun.

En souhaitant que vous fassiez part de notre gratitude au conseil municipal et à la population, je vous prie d'agréer, monsieur le maire, l'expression de mes sentiments de haute considération.

CARTON DE WIART,  
Ministre de la Justice.

Le maire a proposé la réponse suivante, qui fut approuvée à l'unanimité :

Le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire, s'associe aux sentiments qui ont accueilli la venue du gouvernement belge dans la ville du Havre. Il le remercie du grand honneur qu'il a fait au Havre en fixant sa résidence momentanée dans cette ville et voit dans cet événement un nouveau gage de l'amitié qui unit la France à l'héroïque peuple belge et à son noble roi.

Interprète de la population havraise tout entière, il adresse à ses hôtes l'expression de sa plus respectueuse sympathie et salue l'espoir des réparations prochaines qui assureront le triomphe de la civilisation, de la justice et du droit.

### Ceux qui, l'usant, sont morts pour la Patrie

Hier soir, est mort, à l'hôpital Necker, 151, rue de Sévres, un petit soldat algérien, âgé de vingt-quatre ans. Il a été soigné avec toute la science et la reconnaissance possibles. Mais il est des miracles qu'on ne peut accomplir. Toute la journée, il disait doucement, avec son accent enfantine : « Adieu, ma mère... C'est fini, moussi le médecin. » Et, à l'instant de mourir, il dit encore : « Vive la France ! »

Je demande à quelques Françaises d'envoyer des fleurs au petit soldat mort si loin des siens, si loin de son soleil d'Algérie, et qui, après tant de douleurs, eut pour dernières paroles la bénédiction de notre patrie.

JANE CATULLE-MENDÈS.

### La sortie des œufs, volailles et gibier

Un décret prohibe, à partir du 17 octobre 1914, la sortie ainsi que la réexpédition en suite d'entrepôt, de dépôt, de transit et de transbordement des œufs, de la volaille et du gibier. Toutefois, des exceptions à cette disposition pourront être accordées dans des conditions qui seront déterminées par le ministre des Finances.

## Le Carnet de la Solidarité

Le Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats. — Le Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats, qui vient de se fonder sous la présidence d'honneur de M. David Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris, a vu, en une semaine d'existence, ses souscriptions en argent dépasser 125.000 francs et les dons en nature atteindre une valeur égale.

Dans les vastes locaux du Jeu de Paume, mis gracieusement à sa disposition par la direction des Beaux-Arts, le Comité groupe les centaines et les milliers d'objets déjà acquis par lui : c'est là aussi qu'il va organiser des ateliers de fabrication, qui, tout en assurant de confortables vêtements de dessous à nos combattants, procureront du travail à la population ouvrière.

L'administration siège dans l'hôtel de la Chambre de commerce de Paris, 2, place de la Bourse : c'est là que sont reçus les dons de toute sorte, là enfin, que les humbles bienfaitrices ne pouvant offrir à la patrie que le travail de leurs mains viennent chercher les quelques écheveaux de laine nécessaires pour tricoter le gilet ou la paire de chaussettes dont elles feront don au Comité, en pensant au mari, au fils ou au frère exposé au froid des nuits dans la tranchée.

Pour les blessés basques. — M. Trésaigne, 13, rue Pétrarque, Paris, a pris l'initiative de constituer un Comité pour secourir et visiter les blessés basques et pyrénéens. Toutes offres de secours, livres, publications basques et béarnaises et demandes de renseignements peuvent lui être adressées, ainsi qu'à M. l'abbé Dibildos, président de l'Union Pyrénéenne, 6, rue du Luxembourg, ou à M. Navarre, secrétaire, 20, rue Cler.

## Communiqués

Les PEPINIÈRES F. DELAUNAY, ANGERS, informent tout acheteur qu'elles sont en mesure d'exécuter tous les ordres qui leur seront confiés. Demandez prix.

## Morts au champ d'honneur

On annonce la mort de :

Le capitaine *Détanger*, du 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, qui a succombé le 5 septembre aux blessures reçues sur les champs de bataille de Lorraine. Le capitaine *Détanger* n'était pas seulement un vaillant officier, il était également un écrivain de mérite. Sous le pseudonyme d'Alain Nolly, il a publié plusieurs romans de mœurs d'une réelle originalité, *Henri le Maboul*, *Gens de guerre au Maroc*, *la Barque annamite*, *le Chemin de la victoire*, témoignent d'un remarquable ton de notation pittoresque. La qualité morale de ces ouvrages, pleins de belle humeur et de foi patriotique attestait la noblesse de cette âme de soldat. Sa mort héroïque confirme la leçon de sa vie.

M. *Louis Cadot*, tué à l'ennemi. Louis Cadot venait de fonder une bonne revue, *la Chimère approuvée*, dont M. Poincaré devait être rédacteur en chef. Il était musicien, et plein de promesse. Son père a fondé, avec M. Emmanuel de Thubert, un organe, *l'Art de France*.

Le colonel *Maurice de Lardemelle*, commandant le 5<sup>e</sup> d'infanterie, fils du général, décédé à l'hôpital de Versailles des suites de ses blessures.

Le colonel *Udet*, commandant le 93<sup>e</sup> d'infanterie, tué à l'ennemi.

Le lieutenant-colonel *Alexandre Guibert*, chef d'état-major de la 6<sup>e</sup> division de réserve, tué à l'ennemi le 11 septembre.

Les commandants *Volzin*, du 129<sup>e</sup> d'infanterie, tué au cours d'une reconnaissance dans l'Aisne, le 1<sup>er</sup> octobre ; *Legueur*, du 93<sup>e</sup> d'infanterie, breveté d'état-major, tué à l'ennemi ; de *Laage*, tué à l'ennemi ; *Georges Brunet*, du 37<sup>e</sup> d'infanterie, tué à l'ennemi.

Les capitaines *Hippolyte-Ferdinand Laveissière*, du 96<sup>e</sup> d'infanterie, tué en Lorraine le 18 août ; *Pierre Labil*, du 23<sup>e</sup> d'artillerie, tué à la bataille de la Marne le 8 septembre ; *Georges Peyry*, tué à l'ennemi ; *Marcel Armand*, du 29<sup>e</sup> d'artillerie, tué à la bataille de la Marne le 8 septembre ; *Henri Collot*, tué à la bataille de la Marne le 6 septembre ; *Gustave Lepintre*, du 265<sup>e</sup> d'infanterie, tué à l'ennemi le 7 septembre ; *Maurice Châteauneuf*, du 64<sup>e</sup> d'infanterie, tué à l'ennemi ; *Maurice Vételay*, du 46<sup>e</sup> d'infanterie, fils de l'ancien conseiller à la Cour de cassation, tué le 2 septembre à la bataille de la Meuse ; de *Seraincourt*, du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied, tué le 1<sup>er</sup> septembre dans un col des Vosges. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de son héroïque bravoure au combat de Saint-Blaise ; *Jean Gaston*, du 76<sup>e</sup> d'infanterie, cité à l'ordre de l'armée après les combats de Longwy et de Longuyon, tué à la tête de son bataillon, le 17 septembre, dans la Meuse ; *Louis Cyvoct*, du 30<sup>e</sup> d'infanterie, fils du général, tué en Alsace, le 22 août, cité à l'ordre du jour ; *Jules Giraud*, du 140<sup>e</sup> d'infanterie, tué le 7 septembre dans les Vosges ; *Hupert*, resté seul officier de sa compagnie, blessé le 24 août, continuant à se battre, blessé à nouveau le 4 septembre d'une balle qui lui traversa les deux joues, et tué enfin le 10 septembre d'un éclat d'obus ; *Marie-Alphonse Hans*, du 129<sup>e</sup> d'infanterie, originaire de Wissembourg, engagé volontaire, tué le 7 septembre à la bataille de la Marne ; *Auguste Massarrier*, du 92<sup>e</sup> d'infanterie, tué le 1<sup>er</sup> octobre dans la Somme ; *Lucien Marc*, de l'infanterie coloniale, docteur en lettres, tué à l'ennemi.

Les lieutenants *Albert Terpereau*, du 90<sup>e</sup> d'infanterie, tué à la bataille de la Marne ; *Lucien Pradines*, de l'artillerie, tué aux combats de l'Oise trois jours après avoir été cité à l'ordre du jour pour sa brillante conduite au feu ; *Raymond Morgan*, du 30<sup>e</sup> d'infanterie, service des mitrailleuses, tué le 7 septembre à la bataille de la Marne ; *Jacques Carpentier*, du 5<sup>e</sup> génie, ingénieur des mines, fils du juge au tribunal de commerce, chef de bataillon au 68<sup>e</sup> territorial, tué le 1<sup>er</sup> septembre dans l'Aisne ; *Jean-Louis Conton*, de l'artillerie, fils du vice-président du Conseil d'Etat, grièvement blessé à la bataille de la Marne, décédé peu après ; *Honoré de Chateaufort-Randon*, du 26<sup>e</sup> dragons, blessé le 3 septembre dans les Vosges, en dirigeant une reconnaissance, décédé le lendemain à l'ambulance ; *Albert Delord*, du 92<sup>e</sup> d'infanterie, licencié en droit, tué dans les Vosges le 26 août ; *Alfred Nicolas*, du 8<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, tué le 22 août en Belgique ; *Louis Pellé*, du 10<sup>e</sup> d'infanterie, tué le 23 août en Meurthe-et-Moselle ; *Rénéthulier*, du 4<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, tué le 27 août dans la Meuse.

## NECROLOGIE

On nous apprend la mort de Mme veuve *Gervais de Lafond*, née de Thézillat de Lacour de Lage ; elle était la grand-tante de notre confrère Charles Martin de Thézillat.

### Les demandes de laissez-passer

Les demandes de laissez-passer pour automobiles doivent indiquer :

Le numéro de la voiture ;  
Le nom du conducteur et des personnes transportées ;  
Le motif du déplacement.

Ces demandes doivent être visées par la préfecture de police.

La Compagnie des chemins de Paris à Lyon et à la Méditerranée ajourne le paiement de l'intérêt sur les actions de capital et de l'acompte sur le dividende qui, dans les conditions habituelles, eurent été mis en distribution le 1<sup>er</sup> novembre 1914.

L'administration des chemins de fer de l'Etat a l'honneur de faire connaître au public qu'à partir du mardi 13 octobre 1914 des additions et modifications seront apportées au service des trains de voyageurs sur les lignes de :

Martigné-Perchand à Vitry ; Châteaubriant à Ploërmel ; Miliac à la Gouesnière-Cancalle ; Segré à Nantes-Etat ; Segré à Angers-Saint-Serge ; Laval à Pouancé ; Laval à Gennes-Louguefuye ; Sillé-le-Guillaume à Sablé ; Chemazé à Craon ; Châteaubriant à Redon.

## L'entraînement à la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France

La F.G.S.P.F. envoie à toutes ses Unions régionales une importante circulaire dont nous citons quelques extraits :

Tandis que les aînés de nos patronages, que nous évaluons à 50.000, sont actuellement sous les drapeaux, nous attirons votre attention sur l'éducation des jeunes et vous proposons les moyens d'action suivants :

1<sup>o</sup> Nous faire connaître les nom, prénom et affectation des tués et blessés à l'ennemi, ainsi que les citations à l'ordre du jour de l'armée, des membres des Sociétés de votre Union régionale, afin de pouvoir publier un tableau d'honneur où les jeunes trouveraient d'héroïques exemples à suivre.

2<sup>o</sup> Vous mettre en rapport avec l'autorité militaire pour obtenir des facilités en vue de préparer les jeunes gens de la classe 1915 à leur prochaine incorporation. En cas d'insuccès dans ces démarches, nous vous prions de favoriser l'ouverture de cours spéciaux par canton ou par arrondissement, sous la direction d'un moniteur non mobilisé. Ces dernières dispositions sont à prendre d'urgence.

3<sup>o</sup> Favoriser dans la mesure du possible la reprise des matches de football, de hockey, etc., et aussi des cours de gymnastique en vue de la prochaine saison, ceci pour parfaire l'éducation physique et patriotique des jeunes gens de seize à dix-huit ans.

## Au Conseil de guerre

Le 2<sup>e</sup> conseil de guerre a condamné à cinq ans de travaux publics le soldat Pinard, du 23<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, qui avait, le 22 août, à Châtillon-sur-Seine, frappé le sergent Foucault et le caporal Toupignon.

## PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

HEBDOMADAIRES

### "DEMANDES D'EMPLOIS"

1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS »  
« LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE »  
« APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS »  
« ALIMENTATION »  
1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à :

« Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

### DEMANDES D'EMPLOI

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie français, anglais. — Mme Vignon, 1, rue Cavallotti, Paris.

### COURS ET INSTITUTIONS

Paris

Préparation des jeunes filles au baccalauréat. Institut Français, 37, boulevard Saint-Michel. Tous les cours peuvent être pris séparément.

Province

A SAINT-GERM. IN-EN-LAYE

Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES, établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

Curé de Guerville, près Mantes, reg. J. élèves. Belle propriété.

### PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 2 lits d. 5 fr. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse.

Province

NICE, pension Kléber, 55 bis, boulevard Gambetta, grand jardin plein midi, dernier confort. Prix modérés.

### COUTURIÈRES

Deuil en 12 heures, depuis 100 fr. GERMAINE, 18, rue Roquepine, robes et manteaux. Envoi en province.

### LOCATIONS

Province

NICE, OFFICE DE LA COTE D'AZUR, place Masséna. RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX POUR SEJOUR. SERVICE IMMOBILIER : location de villas, appartements. Publicité. — Imprimerie. — Location d'automobiles.

### OCCASIONS

On désire.

JACHETE meubles de luxe et tous titres. SURMONT, 35, boulevard du Temple, Paris.

Jachète comptant 3 autos. Ecrire détails et prix net, Expert, 36, rue Rivay, Levallois (Seine).

On offre.

30 autos à vendre ou à louer. Ecole de chauffeurs, 10, boulevard de Courcelles. Téléphone 520-60.

COUVERTURES DE LAINE

... Bourdieu, 29, rue des Blancs-Manteaux, Paris ...

### CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS

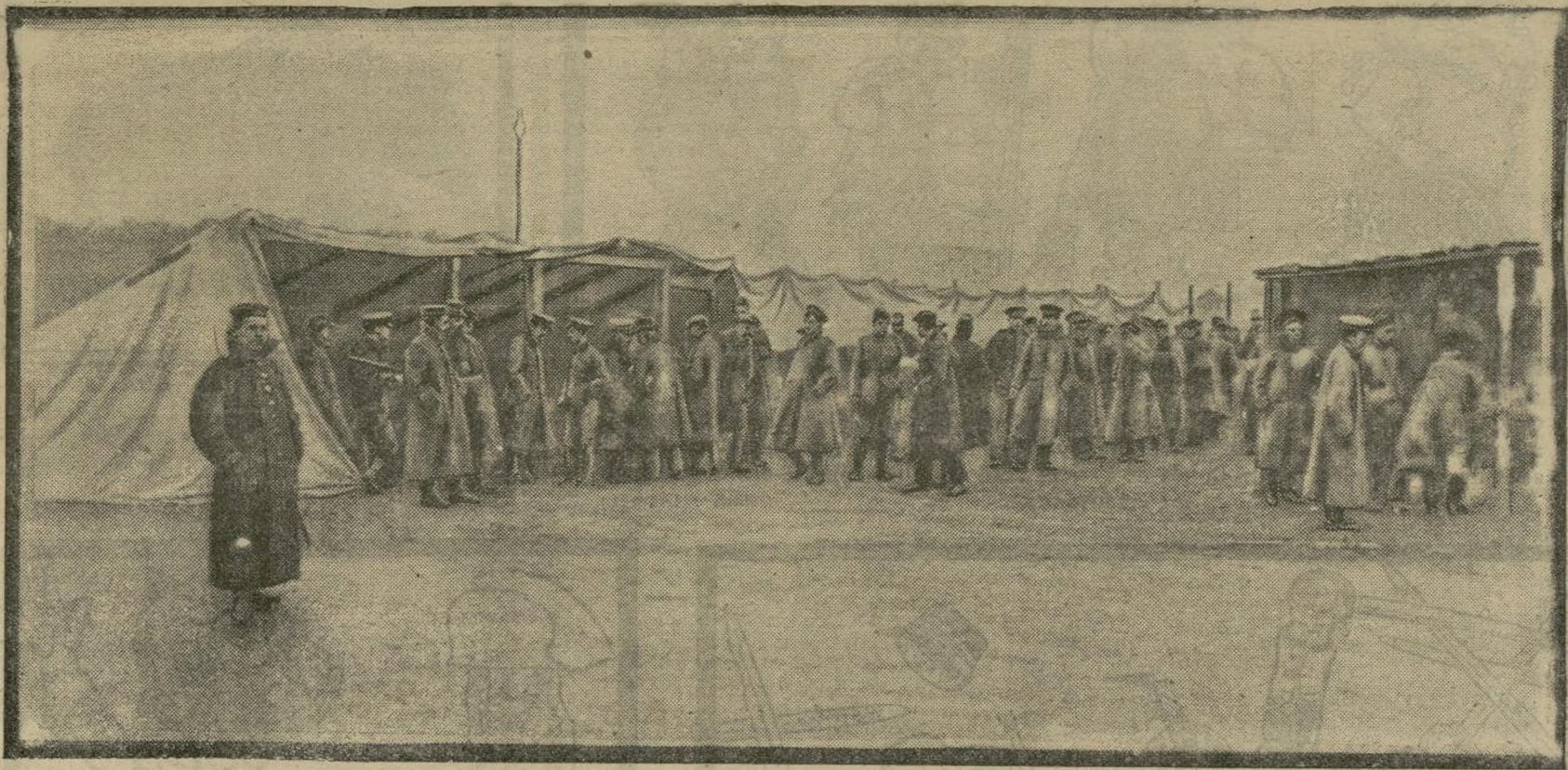
10 COBS poneys utilisables pour commerce, route, 8 gros chevaux réformés toutes tailles, hongre, étalon, jument. Grand choix de voitures, harnais de poste, selles, matériel écurie. LOUIS PERRET, 39, rue Boissière.

### DIVERS

MADAME ALEXANDRE, célèbre voyante, 32, rue de Rivioli, 32, 49<sup>e</sup> année de succès. Renseigne tr. consciens. sur tout. Il est reconnu qu'elle seule fait réus. les choses les pl. inesp. Corr. tr. soig. par M. Alexandre fils. Disc. abs.

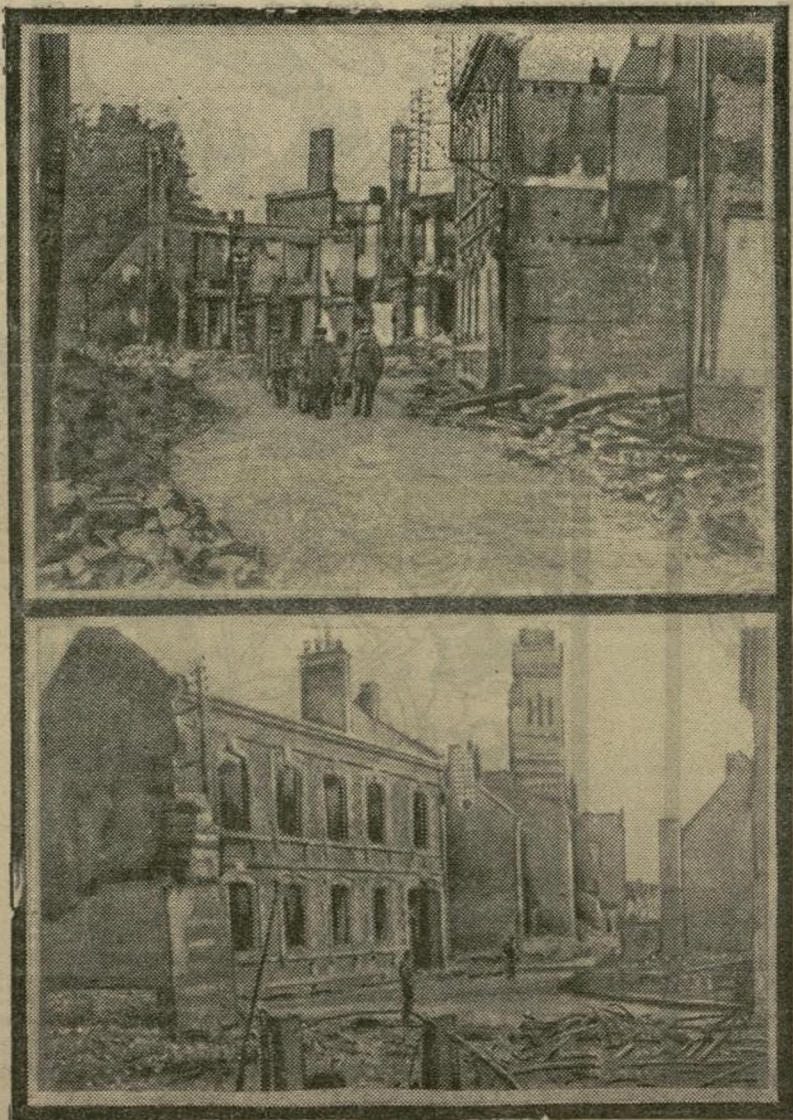


# LES PRISONNIERS ANGLAIS A MUNSTER



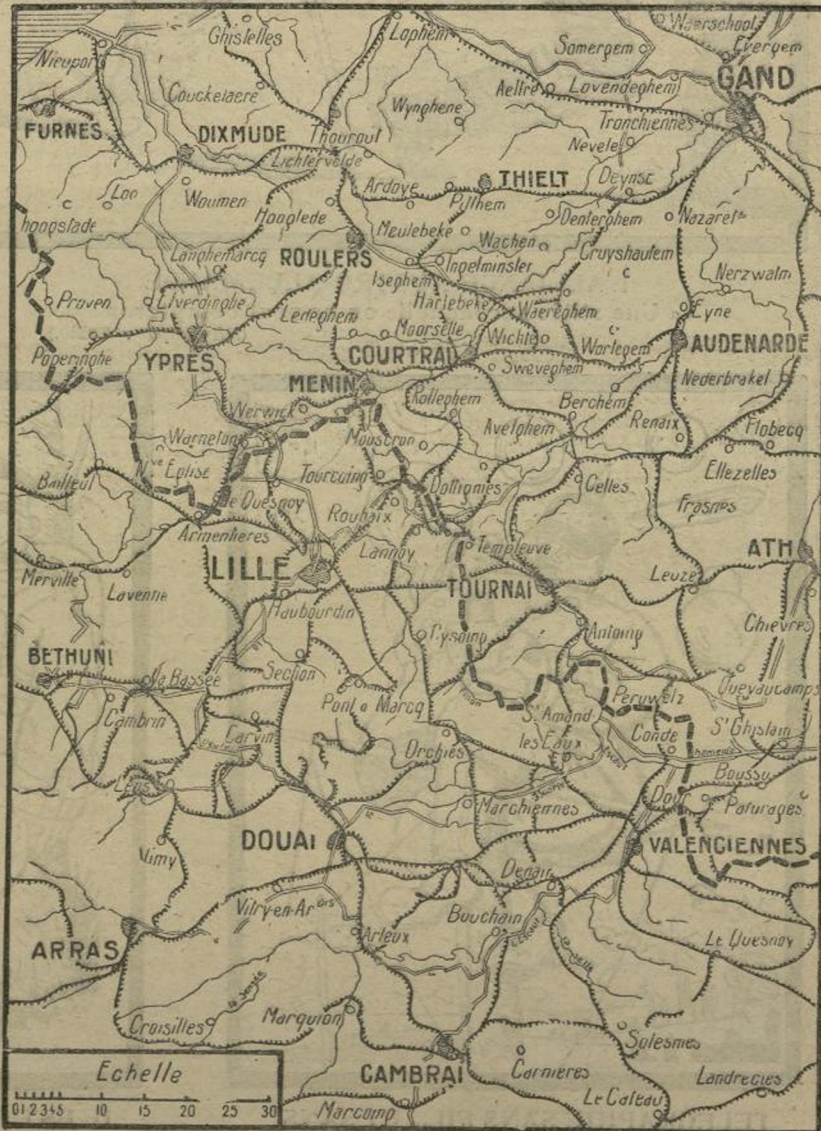
Un certain nombre de prisonniers anglais ont été dirigés sur Munster, en Allemagne. Voici le camp où vivent actuellement les quelques soldats alliés capturés par les ennemis au cours des récents combats

## Albert après la bataille



La petite ville d'Albert, dans la Somme, eut à souffrir, ces temps derniers, du feu de l'artillerie. Voici deux vues prises récemment dans cette localité désormais historique.

## Sur la frontière franco-belge



Le théâtre des opérations franco-anglo-belges dans le Nord et en Belgique. Les derniers communiqués annoncent de nouveaux avantages de nos troupes dans cette région.



# L'Humour étranger et la Guerre



JULIUS KAISER GÉNÉRAL HERCULES JOHANNA VON ARKSTEIN WILHELM SCHAKESPEAR  
 Quelques-unes des grandes figures de tous les âges selon la conception germanique. Jules César, Jeanne d'Arc, Hercule, Shakespeare, tels qu'ils apparaissent après avoir été revendus de l'autre côté du Rhin comme étant d'origine teutonne.  
 (Punch : Londres.)



L'OURS BLINDE  
 ou la Russie telle qu'on ne l'a pas vue encore  
 (Kikeriki : Vienne.)



L'ALLIANCE AUSTRO-ALLEMANDE  
 « Une alliée sur laquelle on ne peut compter. »  
 (Jiji-Simpo : Tokio.)



L'OMBRE DE NAPOLEON A GUILLAUME  
 « Tu cours tout droit vers l'île Sainte-Hélène ».  
 (Pasquino : Rome.)



TELEGRAPHIE SANS FIL... ET SANS VERGOGNE  
 Ou comment ils « fabriquent » leurs victoires.  
 (La Campana de Gracia : Barcelone.)



IL EST BIEN TEMPS !  
 Je vous le dis de tout mon cœur : j'aimerais mieux être ici que chez moi  
 (La Campana de Gracia : Barcelone.)



LA MORT. — Viens par ici il y a de beaux raisins.  
 LE TEUTON. — Oui, mais... ils sont trop verts.  
 (L'Esquella de la Torratxa : Barcelone.)



# Où sont-ils ? — Où ils sont.

## Où sont-ils ?

### Nos soldats

— Mme Raguin, 114, avenue de Suffren, Paris, demande nouvelles du soldat Robert Raguin, 13<sup>e</sup> de ligne, 2<sup>e</sup> bataillon, 8<sup>e</sup> compagnie, 32<sup>e</sup> brigade.

— M. Henri Nautot, 73, boulevard Malesherbes, Paris, demande nouvelles de M. Pierre Nautot, au 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs.

— Mme Louis Morel, d'Attigny (Ardennes), demande nouvelles de M. Louis Morel, 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 5<sup>e</sup> batterie.

— M. L. Peirouty, 207, rue de Crimée, Paris, recherche M. Marcel Peirouty, 11<sup>e</sup> régim. d'infanterie, 1<sup>re</sup> batterie, 1<sup>re</sup> comp.

— Famille Couderc, 32, rue Paul-Bert, Nanterre (Seine), demande où est soigné le caporal Justin-Roger Couderc, 1<sup>re</sup> compagnie, 31<sup>e</sup> d'infanterie, 5<sup>e</sup> corps.

— M. Pillon, 24<sup>e</sup> section d'infirmité milit., dépôt de convalescents, pensionnat du Calvaire, Thiais (Seine), demande nouvelles du caporal Georges Macé, 25<sup>e</sup> territorial, 13<sup>e</sup> compagnie.

— M. Greffier, 75, rue des Cordes, à Mazamet, demande nouvelles de M. Emile Greffier, soldat au 53<sup>e</sup> d'infanterie, 2<sup>e</sup> comp.

— M. Roussel, 12, rue Washington, Paris, demande nouvelles de M. Pierre Roussel, 131<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> bataillon, 11<sup>e</sup> comp.

— Mme Beuvart, 124, boul. de Charonne, Paris, demande nouvelles de M. Henri Beuvart, caporal au 41<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, 20<sup>e</sup> compagnie.

— M. Colombet, 4, rue Saint-Laurent, demande nouvelles de M. Emile Muller, cavalier télégraphiste au 5<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

— Mme Caix, 141, av. Parmentier, Paris, demande nouvelles des soldats Frédéric Caix, 87<sup>e</sup> d'infanterie, 24<sup>e</sup> compagnie, et Georges Soustre, 129<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie, 3<sup>e</sup> corps.

— M. Roussille, 99, rue des Pyrénées, Paris, demande où est soigné le lieutenant A. Roussille, du 202<sup>e</sup> d'infanterie, 23<sup>e</sup> comp.

— Mme Jean, de La Tour-Chanoux, par Lugy (Nièvre), demande nouvelles de Michel de Franssu.

— Mme Souillard, 191, rue Legendre, Paris, demande nouvelles de M. René Souillard, sergent au 1<sup>er</sup> zouaves, 17<sup>e</sup> compagnie.

— M. Macrez, 2, quai de Seine, à Courbevoie, demande nouvelles de Maurice Dubois, 350<sup>e</sup> d'infanterie de réserve, 17<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Georges Friek, 31, avenue Carlin, à La Varenne-Saint-Hilaire (Seine), demande nouvelles de l'adjudant Georges Friek, 54<sup>e</sup> de ligne, 3<sup>e</sup> compagnie.

— Mme veuve Cholat, 48, rue des Landes, à Chatou (Seine-et-Oise), demande nouvelles de Robert Bertin, au 14<sup>e</sup> hussards, 4<sup>e</sup> escadron, blessé à Etbe (Luxembourg belge), le 22 août.

— Mme veuve Bardier, école des Aveugles, Lyon-Villeurbanne (Rhône), demande nouvelles de M. André Curaillet, 103<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— M. Matthès, 203, rue Saint-Honoré, Paris, demande nouvelles de M. Albert Matthès, au 46<sup>e</sup> d'artillerie, 8<sup>e</sup> batterie.

— Mme Biétron, 17, place du Marché, à Auxerre, demande nouvelles du lieutenant Biétron, du 4<sup>e</sup> d'infanterie.

— Mme Robert Martin, 112, avenue d'Orléans, Paris, demande nouvelles de son mari, Robert Martin, au 25<sup>e</sup> territorial.

— Jules Nicolay, Boulogne-sur-Mer, désire avoir nouvelles de M. Jean Lebrun, réserviste au 87<sup>e</sup> d'infanterie, 4<sup>e</sup> compagnie.

— M. Marest, 29, rue Frédéric-Lemaître, Le Havre, demande nouvelles de Fernand Soulléas, 39<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Bisson, 91, rue Ordener, Paris, demande nouvelles de son fils Albert Bisson, 2<sup>e</sup> groupe aviation.

— M. J. Thiboux, 4, boulevard Denain, Paris, demande nouvelles de M. Maurice Lack, 132<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie, 6<sup>e</sup> corps.

— Mme Simon, 16, passage de Clichy, Paris, désire avoir nouvelles de M. Emile Simon, 103<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— M. Marvis, poste restante, Le Tréport, recherche le soldat Rivet, 71<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie, 3<sup>e</sup> bataillon.

— Mme Vié, rue des Cormiers, villa Gustave, à Chatou (S.-et-O.), serait heureuse d'avoir nouvelles de M. René Vié, 119<sup>e</sup> d'infanterie, 7<sup>e</sup> compagnie.

— Infirmité, demande nouvelles de M. Max Méry, de Bellegarde, à Sahurs (Seine-Méry de Bellegarde, maréchal des logis, 6<sup>e</sup> dragons, 5<sup>e</sup> escadron).

— Mme Vayssat, 15, rue Charlemagne, Paris, désire avoir nouvelles de M. Jean Vayssat, 27<sup>e</sup> territorial, 12<sup>e</sup> compagnie, 3<sup>e</sup> bataillon, 168<sup>e</sup> brigade.

— Mme Jolly, 1, rue de Mémilmontant, Paris, demande nouvelles de M. Paul Jolly, 46<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Mélin, de Fumay (Ardennes), réfugiée à Trouville-sur-Mer (Calvados), dem. nouvelles de M. J.-C. Mélin, 148<sup>e</sup> d'inf.

— M. Chaussonneau, 15, rue des Trois-Rois, Poitiers, demande où a été évacué Ernest Brunet, caporal au 125<sup>e</sup> d'infanterie, 135<sup>e</sup> de ligne, 1<sup>re</sup> compagnie.

— M. Etienne, 17, rue Danton, Paris, dem. nouvelles de MM. Julien Etienne, 153<sup>e</sup> d'inf., 5<sup>e</sup> comp., et Lucien-Jules Etienne, caporal au 103<sup>e</sup> d'inf., 8<sup>e</sup> comp., 2<sup>e</sup> bataillon.

— Mme veuve Mersier, 2, rue Becaria, Paris, demande renseignements sur le caporal Gustave Mersier, 31<sup>e</sup> de ligne, 4<sup>e</sup> compagnie.

— M. Thureau, 1, rue de Montenoire, Paris, demande nouvelles de M. Henri Thureau, sergent au 132<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Petit, 22, rue Daguerre, Paris, demande nouvelles de son fils, M. Petit, 89<sup>e</sup> d'infanterie, 7<sup>e</sup> compagnie.

— M. P. Beaumont, 118, cours de Vincennes, Paris, demande nouvelles du sergent Gaston Coquetin, 154<sup>e</sup> d'infanterie, 5<sup>e</sup> comp.

— M. Pierre Doucet, 56, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris, demande nouvelles de son frère, le commandant Lucien Doucet, du 118<sup>e</sup> d'infanterie.

— Mlle Thévenin, institutrice à Pierre-Bénite (Rhône), demande renseignements sur le soldat Jules Bailey, 279<sup>e</sup> d'infant. 19<sup>e</sup> comp.

— Mme Léon Menu, de Rethel, actuellement 8, rue Malatire, Rouen, désire avoir nouvelles du caporal Marcel Menu, 132<sup>e</sup> d'infanterie, 4<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Durand, 12, villa Guilbert, Paris (16<sup>e</sup>), demande nouvelles du maréchal des logis Philippe de Gantès, 6<sup>e</sup> drag. 5<sup>e</sup> escadr.

— M. Jules Bessière, 129, boulevard Montparnasse, Paris, demande nouvelles de son gendre, Pierre Abriq, sergent au 76<sup>e</sup> d'inf.

— M. Lecouturier, 25, rue Coquillière, Paris, demande nouvelles de son fils, Marcel Lecouturier, 46<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie.

— M. Georges Desbons, avocat à la Cour de Paris, en convalescence à Mortagne (Orne), recherche Jean Desbons, soldat au 88<sup>e</sup> de ligne.

— Tout militaire du 92<sup>e</sup> d'infanterie est prié renseigner Mme de La Tour, à Antony (Seine) sur X. de La Tour, cycliste 1<sup>re</sup> comp.

— Mme Gauguin, à Azay-sur-Cher (Indre-et-Loire), recherche Louis Mercier, musicien au 66<sup>e</sup> d'infanterie.

— Mme Chabre-Grancier, 5, rue du Donjon, Compiègne, demande nouvelles de son mari, André Chabre, caporal au 59<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 1<sup>re</sup> comp., 6<sup>e</sup> corps.

— Mme Hanssen, 197, rue de Paris, Taverny (Seine-et-Oise), demande nouvelles de M. Henri Hanssen, réserviste au 128<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— Famille Schreder, 18, rue Châlon, Noisy-le-Sec, demande nouvelles de Georges Schreder, soldat au 26<sup>e</sup> territorial, 8<sup>e</sup> comp.

— Mme Polly, 8, avenue Gavignot, à Soisy-sous-Montmorency, demande nouvelles de M. Charles Polly, cavalier de 1<sup>re</sup> classe au 3<sup>e</sup> hussards, 5<sup>e</sup> escadron.

— Mme veuve Mercier, 52, rue d'Alésia, Paris, demande nouvelles de M. Max Mercier, 148<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— M. Bignoles, 41, rue de la République, Vierzon (Cher), demande où a été évacué Albert Chelot, 361<sup>e</sup> d'infanterie, 24<sup>e</sup> comp.

— Un blessé ami de R. Lobis, sergent au 40<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> comp., demande nouvelles par l'intermédiaire d'Excelsior.

— M. Féglil, 9, avenue des Pavillons, à Bois-Colombes, serait très reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils, Henri Féglil, fourrier, 28<sup>e</sup> d'infanterie, 11<sup>e</sup> compagnie.

— M. Jahan, place de l'Édit-de-Nantes, Nantes, demande des nouvelles de Max Jahan, sergent au 293<sup>e</sup> de ligne.

— Mme Jeannet, 347, rue des Pyrénées, Paris, demande nouvelles de son mari, Maurice Jeannet, 276<sup>e</sup> d'infanterie, 17<sup>e</sup> comp.

— Mme Ygout demande nouvelles de M. Emile Ygout, 21<sup>e</sup> territorial, 5<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Tricard, Blonville-sur-Mer (Calvados), demande nouvelles de René Jamet, caporal 104<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie.

— M. Neveux, Boulogne-sur-Mer, désire avoir nouvelles de M. Charles-Louis Ray, adjudant 73<sup>e</sup> d'infanterie.

— Mme Morisoli, 148, rue de Paris, Pantin (Seine), demande nouvelles de son mari, Emile Morisoli, 320<sup>e</sup> d'infanterie, 24<sup>e</sup> comp.

— Mme Antrope, 150, rue de Paris, Pantin (Seine), demande nouvelles de son frère, Albert Durand, du 103<sup>e</sup> d'infanterie, 6<sup>e</sup> compagnie (Ecole militaire, Paris).

— La famille Verdy, 77, rue de Sèvres, Paris, demande nouvelles du soldat Lucien Stron, 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 6<sup>e</sup> batterie.

— Mme Aiby, 20, rue Richard, Versailles, demande nouvelles du sous-lieutenant Aiby, 32<sup>e</sup> dragons.

— Marie-Thérèse Hoën, colonie scolaire, Bernières-sur-Mer (Calvados), demande nouvelles de son frère, Henri Hoën, 61<sup>e</sup> d'artillerie, 6<sup>e</sup> batterie.

— Mme Tranchard, 82, route de Darnétal, Rouen, demande où est hospitalisé le tambour Célestin-Eugène Tranchard, 320<sup>e</sup> d'infanterie, 23<sup>e</sup> compagnie.

— M. Ch. Martinet, 206, rue de Paris, à Clamart, serait heureux d'avoir des nouvelles de son fils, Marcel Martinet, 120<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie.

— Famille Hémar, 11, rue Navier, Paris, demande nouvelles du sergent Hémar, 279<sup>e</sup> d'infanterie, 23<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Saint-Martin, lac Marion, à Biarritz, désire avoir nouvelles du soldat Jean Bernéjan, du 81<sup>e</sup> d'infanterie, 2<sup>e</sup> compagnie.

— Prière de donner des nouvelles de M. Bertrand d'Elbe, caporal au 49<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie, à ses parents, à Guéthary (Basses-Pyrénées).

— Prière donner des nouvelles de l'adjudant Méteyer, du 7<sup>e</sup> tirailleurs indigènes, 4<sup>e</sup> bataillon, 16<sup>e</sup> compagnie, à Mme Méteyer, Pont-des-Carmes, Chambéry (Savoie).

— Mlle Marie Rigaud, 21, rue du Bel-Air, Béziers, demande où est soigné son frère, Joseph Rigaud, 34<sup>e</sup> colonial de réserve, 14<sup>e</sup> c.

— M. Anjère, 65, rue de l'Hôpital, à Lorient, désire avoir des nouvelles du sergent Raoul Anjère, 237<sup>e</sup> d'infanterie, 21<sup>e</sup> comp.

— M. Binet, Annonay (Ardèche), demande nouvelles du sergent Louis Gervais, adjoint au commandant du 240<sup>e</sup> d'infant., 6<sup>e</sup> bataillon.

— Mme Vandré, à Saint-Georges-d'Oléron (Charente-Inférieure), demande nouvelles de M. Robert Vandré, sergent au 257<sup>e</sup> de ligne, 24<sup>e</sup> compagnie.

— Famille Leborgne, 10, rue Rollin-Régier, à Cholsy-le-Roi, désire nouvelles du sergent Leborgne, 26<sup>e</sup> chasseurs à pied, 6<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Deguy, à Hanterville, près-Seignelay (Yonne), désire avoir nouvelles du soldat René Deguy, 68<sup>e</sup> d'infanterie, 6<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Leroy, 9, allée Verte, Paris, demande nouvelles du soldat Pierre Pache, 4<sup>e</sup> d'infanterie, 7<sup>e</sup> compagnie.

— Mlle Thépaull, 20, boulevard Male-

sheries, Paris, demande nouvelles du soldat Yves-Marie Thépaull, 31<sup>e</sup> de ligne, 4<sup>e</sup> c.

— Mlle Blanche Boussard, 40, rue de Courtille, Paris, recherche le soldat Charles Tranchard, 76<sup>e</sup> d'infanterie, 9<sup>e</sup> compagnie.

— M. Henri Brion, 2, rue du Pot-de-Fer, Paris, demande nouvelles du caporal Georges Brion, 26<sup>e</sup> d'inf., 1<sup>er</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> comp.

— M. Dhume, commis principal P. T. T., Clermont-Ferrand, serait heureux d'avoir nouvelles de Gabriel Dhume, 132<sup>e</sup> d'infanterie, 1<sup>er</sup> bataillon, 4<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Putois, rue Bonjean, 5, Compiègne, désirerait recevoir nouvelles de M. Maurice Putois, 67<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Arnaud, 19, avenue Jean-Jaurès, Paris, demande nouvelles du caporal André Arnaud, réserviste, 106<sup>e</sup> infanterie, 7<sup>e</sup> comp.

— M. Lajeunesse, 2, rue Frémicourt, Paris, demande nouvelles de son fils, le caporal Paul Lajeunesse, 169<sup>e</sup> d'infanterie, 1<sup>re</sup> comp.

— Mme Risler, 239, rue du Renard, Rouen, demande nouvelles de M. Charles-Maurice Risler, caporal au 21<sup>e</sup> territorial, 9<sup>e</sup> compagnie, 14<sup>e</sup> escouade.

— Mme Sapaly, parc de la Tête-d'Or, Lyon, demande nouvelles du soldat Jacques Sapaly, 60<sup>e</sup> d'infanterie, 4<sup>e</sup> compagnie.

— Mlle Chevalier, 23, rue du Soleil, Paris, demande nouvelles de son frère Charles-Georges Chevalier, 37<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> comp.

— Mme Chevalier, 5, Vieille Route de Coudances, à Granville (Manche), demande nouvelles de M. Emile-Edouard Chevalier, lieutenant au 2<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie.

— Mlle Jeanne Degenne, 11, rue des Cordeliers, Senlis, désirerait renseignements sur le réserviste André Bray, 54<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Lanfel, 25, rue de l'Alma, Courbevoie, demande nouvelles de M. René Lanfel, 61<sup>e</sup> chasseurs à pied, 8<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Bouchier, 29, rue des Pyramides, Paris, demande nouvelles du capitaine Albert Barnaud, 7<sup>e</sup> tirailleurs algériens.

— Famille Gruet, de Bacquencourt, chez M. l'abbé Pestel, à Dully, par Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure), demande nouvelles du soldat Pierre Gruet, 72<sup>e</sup> d'inf., 10<sup>e</sup> comp.

— M. Eugène de l'Escale, poste restante, à Saint-Malo, demande où est évacué le soldat Maurice de l'Escale, 370<sup>e</sup> d'inf., 23<sup>e</sup> comp.

— Mme Blary, 2, rue de la Cécile, à Valence (Drôme), demande nouvelles du lieutenant Jean Mondie, 106<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> division, 24<sup>e</sup> brigade.

— Mme David, d'Étain, chez Mme André Blum, à Charnes (Vosges), demande nouvelles du sergent Georges David, 19<sup>e</sup> bataillon, 6<sup>e</sup> compagnie.

— Famille Ozier, Ecole vétérinaire de Lyon, demande nouvelles du sergent réserviste André Ozier, 352<sup>e</sup> d'infanterie, 22<sup>e</sup> c.

— Mme Lefebvre, 14, rue des Bois, à Fontainebleau, désirerait recevoir des nouvelles du lieutenant Marcel-Henri Lefebvre, 46<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Ledoux, 95, avenue de Saint-Denis, à Pierrefitte (Seine), demande nouvelles de l'adjudant Lucien Ledoux, 89<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Mills, 78, avenue Kléber, Paris, désirerait recevoir nouvelles du soldat William Mills, 21<sup>e</sup> d'infanterie, 11<sup>e</sup> compagnie.

— M. Brunet, 78, rue Julien-Lacroix, Paris, demande nouvelles du soldat Albert Brunet, 158<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie.

— Mme veuve Morin, quai d'Alfort, 16, Alfort (Seine), demande nouvelles de M. Albert-Morin, cycliste au 72<sup>e</sup> d'infanterie, 11<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Fort, 47, rue de Courbron, à Vaujours (Seine-et-Oise), demande nouvelles de son fils, Raymond-Gaston Fort, 146<sup>e</sup> d'infanterie, 8<sup>e</sup> compagnie.

— M. Victor Gabet, 67, rue de la Glacière, Paris, demande nouvelles du soldat Jean Gabet, 1<sup>er</sup> régiment colonial, 1<sup>re</sup> compagnie.

— Mme Depin, 26, rue Tiphaine, Paris, demande nouvelles de son frère, M. Charles Barruet, 149<sup>e</sup> d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie.

— Prière à qui pourrait dire où est évacué Edouard Dupuis, 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 10<sup>e</sup> compagnie, d'en informer ses parents, 8, rue Bertrand, Paris.

— M. Lapeyade, 8, rue du Four, Paris, demande nouvelles du soldat Robert Lapeyade, cavalier au 16<sup>e</sup> dragons, 1<sup>er</sup> escadron, 4<sup>e</sup> peloton.

— M. Brunel, 47, rue d'Hautpoul, Paris, demande nouvelles de M. Aimé Brunel, caporal au 79<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Aubry, chez Mme Delvignes, 18, r. Desnoyers, Paris, demande nouvelles du soldat Victor-Lucien Aubry, réserviste au 267<sup>e</sup> d'infanterie, 19<sup>e</sup> compagnie.

— M. de Grenier de Latour, 151, avenue du Maine, Paris, demande nouvelles de son fils, René de Grenier de Latour, 165<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Ronsin, 8, rue des Marais, à Versailles, demande nouvelles de M. Louis Ronsin, du 72<sup>e</sup> d'infanterie territoriale, 3<sup>e</sup> comp.

— M. Garilhe, 112, Grande-Rue, Bourg-la-Reine (Seine), demande renseignements sur Ulysse Garilhe, caporal au 6<sup>e</sup> d'infanterie, 1<sup>er</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> compagnie.

— Famille Marchet, avenue de la Gare, Ribérac (Dordogne), recherche Roger Marchet, caporal, 11<sup>e</sup> compagnie, 126<sup>e</sup> d'infant.

— Mlle Bagot, 21, rue Voltaire, La Garenne (Seine), demande nouvelles de M. Jean Bagot, 12<sup>e</sup> territorial, 2<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Andrieu, 192, rue Saint-Martin, Paris, demande des nouvelles de son mari, Adolphe-Louis Andrieu, 132<sup>e</sup> d'inf., 9<sup>e</sup> comp.

— M. Richard, 14, villa Rémy, Le Plant-Champigny (Seine), serait heureux d'avoir des nouvelles de son fils, Auguste Richard, réserviste au 31<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> compagnie.

— Mme Cruegon, 3, rue des Mignons, Châtelleraud, demande nouvelles du lieutenant Georges Krammer, 146<sup>e</sup> d'infanterie.

— Mme Berlet, 25, rue du Pressoir, Paris, demande nouvelles du soldat Eugène Berlet, 346<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

## Où ils sont

### Nos soldats

— Le soldat Clément Grosjeux, du 147<sup>e</sup> d'infanterie, hôpital de Tonnerre (Yonne), désire nouvelles de sa famille émigrée de Bazeilles (Ardennes).

— Gaston Delhay, brigadier, 4<sup>e</sup> cuirassiers, 4<sup>e</sup> escadron, hôpital Saint-Joseph, Paris, demande nouvelles de sa famille habitant Anzin (Nord).

— Jules Bogaert, du 127<sup>e</sup> hôpital du Petit Séminaire, à Chartres, demande nouvelles de sa femme et de sa famille habitant Avesnes (Nord).

— L'adjudant Merry-Moreau prie le public de prévenir sa femme et ses enfants, d'Ercheu (Somme), qu'il est en bonne santé, de passage à Orléans.

— Hervé Aubry, 106<sup>e</sup> d'infanterie, hôpital temporaire n° 3, Crest (Drôme), demande nouvelles de ses parents laissés à Reims.

— M. Pierre Bertrand, sous-lieutenant au 29<sup>e</sup> d'artillerie, hôpital n° 8, Nice, désirerait avoir nouvelles famille et amis.

— Mme Casimir Ducret, place du Théâtre, à Avesnes (Nord); Mme Voulou-Houziaux, à Gommegnies (par le Quesnoy), Nord; Mme Féré-Lévesque, 8, rue de Vervins, à La Capelle (Aisne), sont informées que leurs maris sont soignés à l'hôpital municipal n° 301 bis, 20, chemin de la Rize, à Lyon-Villeurbanne (Rhône).

## Où sont-ils ?

### Les réfugiés

— Mme Jules Goblet, 12, rue des Quatre-Cheminées, Billancourt (Seine), demande nouvelles de ses beaux-parents, M. et Mme Jules Goblet, route de Soire, Sars-Poteries (Nord).

— Arthur Repaire, 2, rue de la Manutention, à Paris, désire nouvelles des familles Repaire, de Provillie; Dotsy, de Noyelles; Taquet, et Richard, de Cambrai.

— Mme Maurice Charpentier, Paris, 156, boulevard Magenta, demande renseignements sur M. et Mme Georges Hennau, agent de la Banque Nationale de Belgique, à Ath (Belgique).

— Famille Hervet, 5, rue Campagne-Prémère, Paris, demande nouvelles de Mlle Madeleine Hervet et de M. et Mme Caillaud, de Denain (Nord).

— Mlle Fernande Ferez, 53, rue des Frères-Herberts, Levallois-Perret (Seine), demande nouvelles de son père, M. Jules Ferez, parti du Cateau (Nord) le 26 août.

— M. Druène, 32, rue de l'Espérance, Paris, demande renseignements sur les familles Druène, Largillière et Lavallée, habitant Landrecies (Nord).

— Marcel Dumont, 8, boulevard Jules-Ferry, Paris, recherche Yvonne et Maria Dumont, rue Neuve, Carnières (Nord).

— Félix Caquière, réfugié Le Havre, pensionnat du Sacré-Cœur, 253, rue de Normandie, demande nouvelles des familles Eliot Caquière, de Marpent (Nord), Oxyde Pieront et Antoine Carton, de Grand-Reng (Belgique).

— Marie-Thérèse Hoën demande nouvelles de son grand-père Jules-François, de sa grand-mère Angélique Hoën, de ses jeunes frères Paul, Roger, Maurice et Emile Hoën, qui ont dû se trouver à Varennes avant la bataille. Ecrire Colonie scolaire, Bernières-sur-Mer (Calvados).

— Jean Delvaux, soldat au 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 13<sup>e</sup> compagnie, à Fontenay-le-Comte, demande ce qu'est devenue sa famille, de Gruyères (Ardennes).

— Mme Claire Benoit, 26, rue Duhamel, Paris (18<sup>e</sup>), demande renseignements sur Mlle Nicolas, de Robecques-lès-Chimay, près Chimay (Belgique).

— Catherine Mavez, réfugiée à Dax (Landes), villa Bel-Air, demande nouvelles de Mme veuve Colmant, de Mont-Sainte-Geneviève (Hainaut, Belgique), des familles Mavez, de Binche et de Fontaine-l'Évêque (Hainaut, Belgique) et des sœurs Charlotte et Valentine, de la Providence d'Anderlues (Hainaut, Belgique).

— Le sergent Poitel, du 132<sup>e</sup>, demande de suite l'adresse de M. Fréal-Barré, de Paris. Télégraphier Wuiilmet, Le Lude (Sarthe).

— Doyen, de Reims, actuellement avenue Adolphe-Cochery, 8, Montargis, demande nouvelles de sa famille.

— M. Debray, lieutenant au 12<sup>e</sup> chasseurs à cheval, à Poitiers, serait heureux d'avoir des nouvelles de sa femme, Mme Debray, et de ses enfants.

— M. Bourgeois, manutention militaire, demande ce que sont devenues ses sœurs de la Meuse, sa belle-mère Collin et frère Collin, 44<sup>e</sup> territorial.

— Mme Zamkoff, 211 bis, rue de Bercy, à Paris, demande nouvelles des familles Hantion et Martin, de Saint-Quentin; Lejeune Ravant, d'Amiens, et Leborgne Ravant, de Lille.

— G. Moreau, 81, rue Saint-Dominique, Paris, demande nouvelles de Mme Moreau et enfants.

— Le zouave Emile Choqueriaux, réserviste, 62<sup>e</sup> compagnie (à suivre), par Rosny-sous-Bois, demande nouvelles de sa femme, née Virginie Trast, et de sa famille.

— M. R. Peny, 88, rue de Sèvres, à Paris, demande nouvelles de la famille Peny, de Bruxelles.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.



## Les Allemands font des civils prisonniers de guerre



Au mépris de toutes les lois de la guerre, les Allemands, après avoir occupé certaines villes de Belgique, ont fait prisonniers de guerre un grand nombre de civils qui ne manifestaient d'ailleurs aucune hostilité à leur égard. Voici tout un groupe de ces prisonniers traversant Bruxelles sous bonne escorte pour être dirigés sur un dépôt de l'autre côté de la frontière.

## UNE MANIFESTATION A CONSTANTINOPLE



On sait que le gouvernement turc vient de faire voter une loi abrogeant le régime des « capitulations ». Cette décision fut célébrée à Constantinople par une manifestation à laquelle participa une foule considérable.